

# LES LIVRES DE JAKÓB



OLGA TOKARCZUK

# LES LIVRES DE JAKÓB

OU  
LE GRAND VOYAGE  
À TRAVERS SEPT FRONTIÈRES,  
CINQ LANGUES,  
TROIS GRANDES RELIGIONS  
ET D'AUTRES MOINDRES

RAPPORTÉ PAR LES DÉFUNTS,  
LEUR RÉCIT SE VOIT COMPLÉTÉ PAR L'AUTEURE  
SELON LA MÉTHODE  
DES CONJECTURES  
PUISEES EN DIVERS LIVRES, MAIS AUSSI SECOURUES  
PAR L'IMAGINATION  
QUI EST LE PLUS GRAND DON NATUREL  
REÇU PAR L'HOMME.

Mémorial pour les Sages, Réflexion pour mes Compatriotes,  
Instruction pour les Laïcs, Distraction pour les Mélancoliques.

*Traduit du polonais par Maryla LAURENT*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Księgi Jakubowe*

Copyright © by Olga Tokarczuk, 2014.  
Édition originale publiée par Wydawnictwo Literackie, Cracovie, 2014.

La publication du présent ouvrage a bénéficié  
d'un soutien de la Fondation Leenaards.

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut polonais du livre,  
dans le cadre du ©Poland Translation Program

INSTYTUT KSIĄŻKI



©POLAND

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,  
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-525-5

*À mes parents*



## PROLOGUE

Le bout de papier avalé se coince dans la trachée à la hauteur du cœur, la salive l'imprègne, l'encre noire, spécialement conçue pour cette missive, se dissout lentement et les lettres perdent figure. Dans le corps humain, le mot se divise alors en substance et en essence. Tandis que la première disparaît, la seconde, privée de forme, se laisse capter par les cellules du corps parce que, étant essence, elle est toujours en recherche d'un support matériel, même si cela doit se faire au prix de nombreux malheurs.

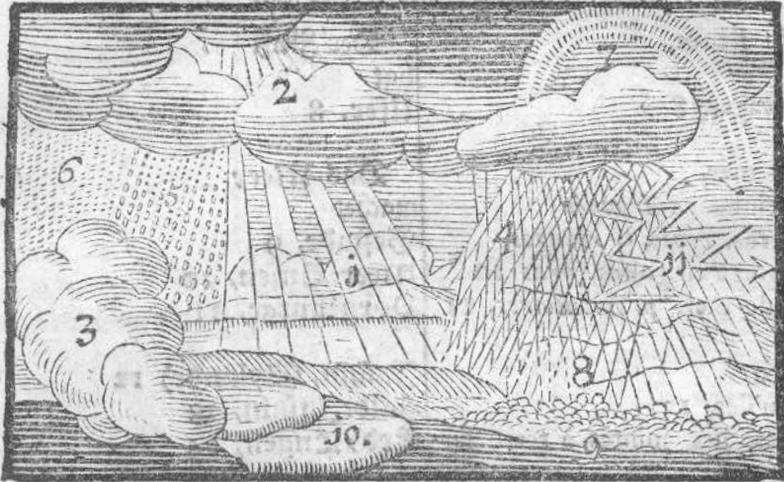
Ienta se réveille alors qu'elle était presque morte. À présent, elle sent clairement en elle comme une douleur, un courant de rivière, un frémissement, une pression lente, un mouvement.

Une subtile vibration renaît dans la région de son cœur qui, lui, bat faiblement, mais avec régularité et assurance. La chaleur afflue à nouveau dans sa poitrine asséchée et squelettique. Ienta cligne des yeux et, non sans peine, elle soulève les paupières. Elle voit le visage soucieux d'Elisha Shorr penché sur elle. Elle voudrait lui sourire, mais son visage s'y refuse. Elisha Shorr, les sourcils froncés, la regarde avec un air de reproche affligé. Il remue les lèvres, mais aucun son ne parvient aux oreilles de Ienta. D'on ne sait où apparaissent des mains, ce sont celles, très grandes, du vieux Shorr, elles se portent au cou de Ienta avant de se glisser sous l'édredon. Shorr s'efforce maladroitement de tourner sur le côté le corps inerte de Ienta pour regarder le drap sous elle. Non, Ienta ne perçoit pas ses efforts, elle ne sent qu'une chaleur et une présence, celle de l'homme barbu couvert de sueur.

Soudain, comme sous l'effet d'un choc, Ienta découvre les choses par en haut, elle se voit, mais distingue aussi le crâne dégarni de Shorr, dont le bonnet est tombé alors qu'il s'escrimait à faire basculer le corps de Ienta.

Dorénavant, il en sera ainsi : Ienta verra tout.

# I. LE LIVRE DU BROUILLARD



Ex aqua ascendit vapor. I m. 3. Inde fit nubes; 2 f. 3. & prope terram nebula 3 f. 1. E nube stillat (defluit gut- (tařim) pluvia 4 f. 1. & imber. m. 3.	Z wody wřtepuie pára, I ztađ się stawa obřok, 2 a bliska źemie mgła. 3 Z obřoku kropi (kapie kropla- deszcz, 4 li deszcz gwałtowny,	ascendere, n. 3. wřtepa- wać. stillare, n. 7. kropić. (mi) defluere, n. 3. kapać.
---	---	--

Quæ

De l'eau monte la vapeur, I  
De là vient le nuage, 2  
Et près de la terre le brouillard. 3  
Du nuage goutte (tombe par gouttes) la pluie, 4  
Et la pluie violente,

kow ie  
na wiel  
a głębo  
Il re  
comme  
couvre  
connoit  
bernach  
racines  
Er n  
die Pl  
den W  
wenn e  
mit sei  
die Ent

De l'  
s'élève  
certaine  
Dont  
se font  
mais tou  
les bro  
La p  
tant m  
découle  
des nue

## 1752, Rohatyn

C'est la fin octobre, très tôt le matin. Le père doyen se tient dans l'entrée du presbytère, il attend son attelage. Il est coutumier du lever aux aurores, mais, ce jour-là, il ne se sent guère réveillé; en réalité, il ne sait pas trop comment il a fait pour se trouver là, seul face à une mer de brume. Il ne se rappelle ni comment il s'est levé, ni comment il s'est habillé, ni même s'il a déjà déjeuné. Il est surpris de voir le bout de ses bonnes chaussures qui pointent sous sa soutane, les basques quelque peu effilochées de son manteau en laine fatigué ou les gants qu'il tient dans la main. Il enfle le gauche, l'intérieur lui semble chaud et parfaitement adapté, comme si sa main et le gant se connaissaient depuis des lustres. Il pousse un soupir de soulagement, touche le sac qui pend à son épaule, suit par automatisme le contour des angles droits, durs et renflés comme l'est une cicatrice sous la peau. Peu à peu, il se souvient de ce que la sacoche renferme, de ce qu'est cette forme lourde, agréable et familière. C'est une chose bien, elle l'a amené en ce lieu, il se rappelle les paroles, les signes, tous ces éléments étroitement liés à sa propre existence. Oh oui, il connaît ce contenu, et cette prise de conscience lui réchauffe doucement le corps, le brouillard y perd en opacité. Derrière l'ecclésiastique se trouve l'ouverture sombre de la porte, un battant est fermé, les frimas sont probablement déjà arrivés, le premier gel a peut-être fripé les prunes au

verger. Une inscription imprécise surplombe l'entrée, il la voit sans la regarder, il la connaît puisqu'il en a été le commanditaire. Deux artisans de Podhajce ont passé toute une semaine à en tailler les lettres dans le bois, car il avait exigé qu'elles fussent décoratives, exécutées avec soin :

CE QUI FUT AUJOURD'HUI EST DÉJÀ RÉVOLU  
LE TEMPS QUI PASSE NE SE RATTRAPE PLUS

Le «N» l'agace prodigieusement, la lettre est inversée tel son reflet dans un miroir.

Irrité par ce détail pour la énième fois, le doyen fait un violent mouvement de dénégation de la tête... et cela finit par le réveiller. Cette lettre à l'envers, ce «И»... Quelle négligence! Il faut toujours être derrière eux, les surveiller à chaque pas. Comme ces artisans sont des Juifs, ils ont donné une tournure juive à l'inscription, les lettres sont trop entortillées, trop inclinées. Et qui plus est, l'un des graveurs osa affirmer que ce «N» était parfait, plus joli car l'oblique allait de bas en haut et de gauche à droite, à la chrétienne, alors que l'inverse serait précisément à la juive. Sa légère irritation fait reprendre tous ses esprits au père Benedykt Chmielowski, doyen de Rohatyn, qui voit désormais d'où lui venait cette impression d'être toujours en train de dormir, mais oui, de ce qu'il se trouve dans un brouillard dont la teinte rappelle celle de ses draps, une couleur grisâtre, un blanc altéré, déjà atteint par la saleté, par les réserves énormes de cette grisaille dont est faite la doublure du monde. La brume stagne, elle remplit toute la cour au-delà de laquelle se dessinent vaguement les formes familières du grand poirier, du muret et, au plus loin, de la calèche en osier. Le brouillard est un simple nuage céleste tombé sur terre pour y coller son ventre. La veille, le père doyen a lu quelque chose là-dessus chez Comenius.

Voilà qu'il entend les grincements et bruits de roulage familiers qui, lors de chaque voyage, le plongent inmanquablement dans une méditation fructueuse. Ces sons précèdent l'apparition de Roszko, qui mène le cheval par la bride, et de la calèche. À cette vue, l'ecclésiastique se sent gagné par un afflux d'énergie, il fait claquer l'autre gant dans sa paume avant de se hisser sur le siège. Silencieux comme à son habitude,

Roszko ajuste le harnachement, il jette un long regard au doyen. Le brouillard rend un peu plus gris le visage du serviteur, il semble plus âgé que jamais au révérend père, comme s'il avait vieilli pendant la nuit, et pourtant il n'est encore qu'un tout jeune garçon.

Les deux hommes finissent par se mettre en route, mais c'est comme s'ils faisaient du surplace – seul le balancement du véhicule, avec son grincement apaisant, témoigne du mouvement. Ils ont si souvent parcouru cette route, pendant tant d'années, qu'ils n'ont nul besoin de regarder les paysages, aucun point de repère ne leur est nécessaire. Le doyen sait qu'ils viennent d'atteindre le chemin qui longe la forêt, ils trotteront ainsi jusqu'au croisement où se trouve le petit sanctuaire qu'il a fait ériger des années plus tôt, quand il avait été nommé curé de Firlej. Il s'était longtemps demandé à quel saint dédier la chapelle, il songea à saint Benoît, son saint patron, ou encore à saint Onuphre l'Anachorète, miraculeusement nourri de dattes au désert et auquel les anges du Ciel apportaient le corps du Christ tous les huit jours. Pour le père Benedykt, Firlej se présentait aussi comme une contrée désertique. N'arrivait-il pas là après avoir veillé à l'éducation de Dymitry, le fils de Son Altesse M. le duc Jablonowski? Après réflexion, il avait pourtant décidé que ce petit calvaire ne devait pas être construit à son unique bénéfice, pour satisfaire sa vanité, mais pour les simples gens, afin qu'ils trouvent où se reposer à la croisée des chemins et puissent y élever leurs pensées vers le Ciel. Aussi est-ce la Sainte Mère de Dieu, la Reine du Monde avec sa couronne sur la tête, qui s'y dresse sur un socle de briques peint en blanc. Un serpent se contorsionne sous le petit soulier pointu de la Vierge.

Elle aussi disparaît aujourd'hui dans la brume, tout comme la chapelle et le carrefour. Seules les cimes des arbres sont visibles, signe que le brouillard commence à se lever.

– Voyez, monsieur le curé, Kaška ne veut pas avancer, dit sombrement Roszko quand la calèche s'arrête.

Il descend de son siège et fait d'amples signes de croix.

Ensuite, il s'incline pour scruter le brouillard comme il se pencherait au-dessus d'une étendue d'eau. Sa chemise s'échappe hors de sa livrée d'un rouge déjà quelque peu délavé.

– Je ne sais pas où aller, dit-il.

– Comment cela, tu ne sais pas? Nous sommes déjà sur la route de Rohatyn, déclare le doyen étonné.

Et pourtant! Il descend à la suite de son serviteur, et tous deux, dans leur impuissance, font le tour du véhicule, ils fixent intensément le blanc laiteux qui les cerne. Il leur semble voir quelque chose, mais leurs yeux, qui n'ont rien sur quoi se poser, commencent à leur jouer des tours. Quelle histoire que ce qui leur arrive! C'est un peu comme s'ils se perdaient dans leur propre poche.

– Silence, fait soudain le curé qui, tout ouïe, lève un doigt.

En effet, sur la gauche, à travers les volutes de brume, leur parvient comme un frissoulis.

– Suivons ce clapotis. C'est de l'eau qui coule, décide le doyen.

Ils vont maintenant se traîner avec lenteur le long de la rivière appelée Gniła Lipa. Elle les guidera.

Le doyen se détend bientôt dans sa calèche, il allonge ses jambes et autorise son regard à flâner sur la mer de brume. Il sombre vite dans l'état pensif propre aux voyages, car un homme ne réfléchit jamais aussi bien que lorsqu'il est en mouvement. Doucement réticent, le mécanisme de son esprit s'anime, les rouages s'enclenchent et les verges mettent en branle les roues d'échappement, tout à fait comme dans l'horloge, à l'entrée de son presbytère, qu'il a achetée – très cher – à Lwów. Sous peu, elle sonnera ding, dang, dong. Le monde n'aurait-il pas son origine dans pareil brouillard, songe le père Benedykt. Flavius Josèphe, l'historiographe juif, affirme pourtant que le monde a été créé en automne, à l'équinoxe de septembre. On peut le croire, puisque au paradis il y avait des fruits, une pomme était sur l'arbre, ce devait être l'automne... Cela fait sens. Mais aussitôt une autre pensée vient à l'esprit de l'ecclésiastique: c'est quoi cet argument? Le Tout-Puissant n'aurait-il pas pu créer ces fruits misérables spécialement, à n'importe quelle saison de l'année?

Quand le curé et son serviteur atteignent la route principale qui mène à Rohatyn, ils se mêlent au flot de piétons, de gens à cheval et en attelages de toute sorte qui émergent du brouillard pareils aux figurines en mie de pain que l'on confectionne pour Noël. Mercredi est jour de

marché, les haquets de paysans chargés de sacs de graines, de cages à volailles et de divers produits agricoles s'y rendent. Au milieu d'eux marchent d'un pas alerte les vendeurs de toutes les marchandises imaginables, leur étal astucieusement plié est posé sur leurs épaules telle une palanche, qui deviendra dans un instant une table couverte de tissus multicolores, de jouets en bois, d'œufs achetés dans les villages au quart de leur prix... Les paysans mènent aussi des chèvres et des vaches à la vente; les animaux effrayés par le brouhaha se cabrent dans les flaques. Une charrette à ridelles couverte d'une bâche trouée, pleine de Juifs bruyants qui, de toute la région, se pressent à la foire de Rohatyn, les dépasse à vive allure. Dans son sillage se faufile un riche carrosse qui, dans le brouillard et la cohue, peine à garder sa dignité avec ses portes en laque claire noires de boue; le cocher en pèlerine bleue fait grise mine, il ne s'attendait manifestement pas à pareille confusion et, désormais, il cherche désespérément des yeux le moyen de quitter cette voie infernale.

Roszko est opiniâtre, il ne se laisse pas pousser dans les champs, il reste sur la droite, une roue dans l'herbe, l'autre sur le chemin, il va adroitement de l'avant. Son triste visage oblong prend des couleurs et s'anime d'une grimace de damné. Le doyen lui jette un regard et se rappelle une gravure vue pas plus tard que la veille: en enfer, les damnés avaient la même expression.

– Faites place pour le révérend père, pour monsieur le doyen! Ouste, de l'air, rangez-vous, manants! crie Roszko.

Soudain, sans aucun signe avant-coureur, les premières habitations se dressent devant eux. À l'évidence, le brouillard trouble la perception des distances, car Kaška semble, elle aussi, surprise. Elle bondit brusquement, tire sur le timon et, n'était la réaction décidée de Roszko avec son fouet, elle aurait fait verser la calèche. La jument a-t-elle eu peur des étincelles qui jaillissent du brasier du forgeron ou a-t-elle été gagnée par l'inquiétude des chevaux qui attendent leur tour pour être ferrés?

Plus loin, il y a l'auberge, aussi pitoyable que misérable, pareille à une mesure de paysan. Le balancier du puits se dresse au-dessus d'elle comme un gibet, il traverse la brume et sa pointe disparaît quelque part en hauteur. Le doyen voit que le carrosse couvert de poussière s'est

arrêté devant l'auberge, la tête de son cocher épuisé est presque posée sur ses genoux, il ne descend pas de son siège et personne ne quitte le véhicule. Déjà, un grand Juif s'en approche avec, à ses côtés, des petites filles aux cheveux ébouriffés. Le père Benedykt Chmielowski ne voit rien de plus, le brouillard engloutit tour à tour chaque paysage dépassé, qui disparaît, qui fond comme un flocon de neige.

Voici Rohatyn.

Le bourg commence par des maisons en torchis argileux, couvertes de toits de chaume qui semblent les écraser contre terre, mais plus on approche de la grand-place, plus les habitations s'affinent, le feurre est plus travaillé et ensuite des bardeaux le remplacent, ils couvrent de petites demeures en briques d'argile crue. Sont également là l'église paroissiale, le couvent des dominicains, l'église Sainte-Barbara sur la place et, plus loin, deux synagogues et cinq églises orthodoxes. La place du marché est entourée de petites maisons semblables à des champignons dont chacune pratique un commerce. Tailleur, cordelier ou pelletier, tous ces artisans sont juifs, et, à côté, le boulanger s'appelle Bochenek; que son nom veuille dire «miche de pain» réjouit toujours le père Benedykt, car il y voit l'existence d'un ordre caché du monde – qu'il suffirait de rendre plus visible et plus systématique pour que les gens mènent une vie plus vertueuse. Vient ensuite l'atelier du fourbisseur appelé Luba; sa façade se distingue par son caractère cossu, les murs ont été récemment repeints en bleu et une grande épée rouillée est suspendue au-dessus de la porte. À l'évidence, ce Luba doit être un bon artisan et ses clients ont sans doute des bourses bien remplies. Plus loin vient le sellier, qui a sorti devant sa porte un cheval d'arçons sur lequel il a posé une selle magnifique dont les étriers doivent être argentés, tant ils brillent.

Une odeur sirupeuse, écoeurante, flotte partout et imprègne chaque marchandise exposée à la vente. On peut s'en rassasier comme avec du pain. Plusieurs petites brasseries se sont installées dans les faubourgs de Rohatyn, à Babińce, et c'est de là que sur toute la région se diffusent ces effluves nourrissants. Nombreuses sont les échoppes qui vendent de la bière, les meilleures boutiques proposent aussi de l'eau-de-vie et

de l'hydromel, surtout du *trójniak* où un tiers de miel a fermenté avec deux tiers d'eau. La boutique du marchand juif Wakszula propose du vin, du hongrois authentique, du vrai rhénan, mais également un autre, un peu acide, qu'il fait venir de la lointaine Valachie.

Le doyen longe les échoppes fabriquées avec tous les matériaux possibles et imaginables, des planches, des pièces de grosse toile, des paniers en osier et même du feuillage. Une brave femme en foulard blanc vend dans une carriole des citrouilles empilées, dont la couleur orange et criarde attire les enfants. Une autre mégère, à côté d'elle, vante ses fromages aux formes fuselées, posés sur des feuilles de raifort. Plus loin se tiennent de nombreuses autres bonnes femmes devenues vendeuses d'huile, de sel ou de toile à cause d'un veuvage ou d'un époux ivrogne. Le curé de Firlej achète régulièrement les terrines de la charcutière, et là, en passant devant elle, il lui fait un aimable sourire. Plus loin, deux échoppes sont décorées d'une branche verte, ce qui signale que l'on y vend de la bière nouvelle. Et voici la boutique de marchands arméniens avec de belles matières légères, des couteaux dans des étuis décorés. Tout de suite après viennent les poissons séchés dont l'odeur nauséabonde imprègne les tapis turcs. Après cela, un homme au manteau couvert de poussière vend des œufs emballés par douzaines dans des corbeilles en herbe tressée qu'il sort d'une boîte accrochée à ses maigres épaules. Un autre propose soixante œufs dans de grands paniers à un prix défiant toute concurrence, presque de gros. Des bagels sont suspendus sur toute la devanture du boulanger; quelqu'un en a fait tomber un dans la boue et un petit chien le dévore goulûment.

Tout est bon pour faire commerce. Tissus à fleurs, foulards, châles tout droit venus du bazar d'Istanbul, chaussures d'enfants, fruits, noix. Un homme près d'une clôture vend une charrue et des clous de diverses tailles, fins comme des aiguilles ou gros comme le doigt, pour bâtir les maisons. À côté de lui, une belle femme à la coiffe amidonnée étale devant elle des crécelles pour les veilleurs de nuit: des petites, dont le son fait davantage penser au chant nocturne des grillons qu'à une invitation au sommeil, et des grandes, qui, au contraire, pourraient réveiller un mort.

Combien de fois n'a-t-on pas interdit aux Juifs de vendre des objets propres à l'Église! Les prêtres comme les rabbins y sont allés de leurs

voix tonitruantes, mais sans effet. On trouve donc à la foire de beaux livres de prières avec un signet pour marquer la page, des reliures aux magnifiques lettres argentées en cuir repoussé qui, quand on y passe le bout du doigt, semblent chaudes et vivantes. Un homme propre, presque élégant, en bonnet de fourrure, les propose emballés comme des reliques dans du papier très fin couleur crème, pour éviter que cette journée brumeuse et sale ne dépose des taches sur les pages chrétiennes et innocentes à la bonne odeur d'encre d'imprimerie. Il a aussi de vrais cierges et même des images de saints avec des auréoles.

Le doyen s'approche de l'un des vendeurs ambulants de livres dans l'espoir d'en trouver en latin. Hélas, tous ces volumes sont juifs, car ils voisinent avec des objets dont l'ecclésiastique ne connaît pas l'usage.

Plus son regard plonge dans les rues latérales, plus la misère qu'il y voit est grande, elle pointe comme un orteil sale hors d'une chaussure trouée; c'est une pauvreté rude, silencieuse, courbée jusque terre. Les boutiques, les échoppes laissent place aux cabanes semblables à des niches de chiens, fabriquées en planchettes ramassées sur les tas d'ordures. Dans l'une d'elles, un cordonnier répare des chaussures déjà maintes fois recousues, ressemelées et rapiécées. Dans une autre, couverte de casseroles, un ferblantier se tient assis. Il a le visage maigre et creusé, et son bonnet dissimule mal les pétéchiés bruns qui constellent son front. Le père Benedykt redouterait de lui faire réparer ses marmites; le toucher des doigts de ce malheureux ne risquerait-il pas de transmettre à autrui une maladie terrible? À côté, un vieil homme aiguisé les couteaux et toute sorte de faux et serpettes. Tout son atelier tient dans la meule de pierre qu'il s'est attachée au cou. Quand un objet lui est confié, il pose à terre un chevalet primitif, quelques lanières de cuir en font une machine simple dont la roue, mise en branle d'une main, caresse les lames métalliques. Parfois des étincelles des plus authentiques en jaillissent pour tomber dans la boue, elles réjouissent particulièrement les enfants sales et galeux. Le rémouleur ne gagne presque rien. Son métier ne lui procure qu'un avantage: il peut se servir de sa meule pour se noyer dans la rivière.

Des femmes vêtues de haillons ramassent dans les rues les copeaux et le crottin pour se chauffer. Il serait difficile de décider à leurs guenilles

si leur pauvreté est juive, orthodoxe ou catholique. La misère n'a ni foi, ni nationalité, ni religion.

*Si est, ubi est?* s'interroge l'ecclésiastique en songeant au paradis. Certainement pas ici, à Rohatyn, ni, comme il lui semble, ailleurs en terre de Podolie. Quiconque imagine que les choses vont mieux dans les grandes villes se trompe lourdement. À vrai dire, Benedykt Chmielowski n'est jamais allé à Varsovie ou à Cracovie, mais il sait ceci ou cela par les récits du bernardin Pikulski, plus introduit que lui, ou encore par ce que lui-même a entendu ici ou là, chez tel ou tel magnat. Le paradis, autrement dit le Jardin des Délices, a été placé par Dieu en un bel endroit inconnu. Comme il est écrit dans l'*Arca Noe*, le paradis se trouve quelque part au pays des Arméniens, très haut en montagne. Brunus affirme pour sa part que c'est *sub polo antarctico*, sous le pôle Sud. La proximité du paradis serait signalée par quatre fleuves, le Gihon, le Pishon, l'Euphrate et le Tigre. Il est des auteurs qui, dans l'incapacité de trouver un lieu sur terre pour le paradis, le situent en l'air, à quinze coudées au-dessus des montagnes. Mais ceci semble assez déraisonnable au doyen. Comment donc? les gens vivant sur terre le verraient par en dessous? Ils regarderaient les talons des saints? Par ailleurs, on ne saurait être d'accord avec ceux qui cherchent à proclamer des jugements faux selon lesquels le paradis de la Genèse n'aurait qu'une valeur mystique, autrement dit que ce saint texte devrait être entendu selon l'esprit ou l'allégorie. Le doyen, par conviction profonde, et pas juste parce qu'il est prêtre, considère que les Saintes Écritures doivent être comprises à la lettre. Il sait presque tout sur le paradis, car, pas plus tard que la semaine précédente, il a achevé la rédaction du chapitre sur le Jardin d'Éden. Il écrit un livre dont la grande ambition est d'être une compilation de tous les ouvrages qu'il possède à Firlej, et il en a cent trente. Pour acquérir certains d'entre eux, il s'est déplacé jusqu'à Lwów, et même Lublin, plus à l'ouest encore.

Voici la maison d'angle, elle est modeste, il s'y rend sur le conseil du père Pikulski. La porte basse à deux battants est grande ouverte, il en émane des effluves d'épices, exceptionnels en des lieux où règne l'odeur du crottin de cheval et de l'humidité automnale. Il y a aussi une autre odeur perturbante,

que le père doyen connaît, celle du *cahvé*. Il n'en boit pas, mais il lui faudra tout de même se familiariser un peu plus avec ce breuvage.

Il regarde derrière lui, cherche des yeux Roszko qu'il voit examiner avec un sérieux sinistre des peaux de mouton ; plus loin, tout le marché est occupé à ses propres affaires. Personne ne regarde l'ecclésiastique, chacun est absorbé par son troc. Brouhaha et tapage.

Au-dessus de l'entrée du bâtiment se trouve une enseigne exécutée de façon assez grossière :

#### SHORR MAGASIN DE TISSUS

Suivent des lettres hébraïques. Près de la porte, une plaquette métallique a été accrochée, il y a aussi des signes à côté et le doyen se souvient qu'Athanasius Kircher relate dans son livre que, quand leur épouse accouche et qu'ils craignent la reine des sorcières, les Juifs écrivent sur les murs « *Adam, Charvoh. Hûc – Lilith* », ce qui signifierait « Adam et Ève, venez ici, et toi, Lilith, la sorcière, sauve-toi ». Ce doit être cela, ces signes. Un enfant doit certainement être né là, il y a peu.

Le père Benedykt franchit la haute pierre de seuil pour se retrouver entièrement plongé dans la chaude odeur d'épices. Il lui faut un moment pour s'habituer à la pénombre, la lumière pénètre uniquement par une petite fenêtre par ailleurs encombrée de pots.

Au comptoir se trouve un adolescent qui en est à sa première moustache, ses lèvres charnues se mettent à trembler légèrement à la vue du prêtre, puis elles cherchent à articuler une parole. Il n'en revient pas de surprise.

– Comment te prénommes-tu, mon garçon ? demande le curé le plus naturellement possible pour montrer à quel point il se sent à l'aise dans cette petite boutique sombre et basse de plafond. – Il veut encourager le gamin à lier conversation, mais il n'obtient aucune réponse. *Quod tibi nomen est ?* reprend-il donc plus officiellement, mais le latin qui devait lui servir de langue de communication prend soudain une résonance trop cérémonieuse, comme si l'ecclésiastique était venu accomplir des exorcismes, à l'exemple du Christ dans l'Évangile de saint Luc, quand, avec cette même

phrase, il interpelle le possédé. Mais le garçon ouvre les yeux encore plus grands et répète «bh, bh» avant de filer rapidement derrière les étagères en faisant remuer au passage une tresse d'ail accrochée à un clou.

Le doyen a manqué de subtilité, il n'aurait pas dû espérer que l'on parlerait latin en cet endroit. Il se regarde d'un œil critique: les boutons noirs tissés de sa soutane apparaissent sous son manteau. C'est cela qui l'a effrayé, la soutane, songe-t-il. Il sourit au souvenir du Jérémie de la Bible, qui, lui aussi, avait failli perdre la tête et bégayé: *Aaa, Domine Deus ecce nescio loqui!* «Seigneur Dieu, je ne sais point parler». À partir de cet instant, l'ecclésiastique donne à ce garçon le nom de Jérémie. Il ne sait que faire alors qu'il a disparu si vite. Il regarde autour de lui tout en reboutonnant son manteau. Le père Pikulski l'a convaincu de venir là, il l'a écouté, mais il ne lui semble plus désormais que c'était une bonne idée.

Personne n'entre depuis la rue, et le père remercie Dieu en pensée. Le spectacle ne serait pas banal, un curé catholique, le doyen de Rohatyn, dans le magasin d'un Juif à attendre d'être servi comme une bourgeoise. Le père Pikulski lui avait conseillé de se rendre chez le rabbin Dubs, à Lwów, lui-même y était allé et il avait appris beaucoup de choses. Benedykt s'y était rendu, mais le vieux Dubs devait en avoir assez des prêtres catholiques qui venaient lui demander des livres. Il avait été désagréablement surpris par sa demande, et, le texte qui intéressait le plus le curé de Firlej, il ne l'avait pas ou prétendit ne pas l'avoir. Il avait pris un air aimable, et secoué la tête en claquant la langue. Et quand le père lui avait demandé qui pourrait l'aider, Dubs avait agité les mains, tourné la tête comme si quelqu'un se trouvait derrière lui, fait comprendre qu'il ne savait pas et que, le saurait-il, il ne dirait rien. Par la suite, le père Pikulski avait expliqué au doyen qu'il l'avait interrogé sur les hérésies juives et, si les Juifs se vantent de ne pas en avoir, il semblerait que pour celle, unique, qui intéressait Benedykt ils fassent une exception et qu'ils la détestent sincèrement sans chercher à noyer le poisson.

Pour finir, Pikulski lui avait conseillé d'aller voir Shorr. Une grande maison avec une boutique, place du marché. Le regard que le bernardin lui jeta en disant cela sembla au curé de Firlej chargé d'ironie, bizarre, mais peut-être n'était-ce qu'une impression. Il aurait peut-être dû se

pourvoir en livres juifs par l'intermédiaire de Pikulski? Même s'il ne l'aimait guère. Au moins, il ne se serait pas retrouvé dans cette échoppe, embarrassé et en sueur. Mais il est d'une nature indocile, aussi s'est-il déplacé en personne. S'ajoutait à sa décision un élément irrationnel, un petit jeu de mots s'en était mêlé. Qui voudrait croire que pareilles choses jouent un rôle? Le père doyen travaillait attentivement à un passage de Kircher où il était fait allusion au grand bœuf Shorobor. Il est possible que la ressemblance des deux noms, Shorr et Shorobor, l'ait attiré dans cette boutique. Les voies de Dieu sont étranges.

Mais où sont les fameux livres? Où est ce personnage qui suscite pareil respect craintif? Le magasin a l'air d'une boutique banale, alors que son propriétaire serait le descendant du célèbre rabbin, le sage et très respecté Rabbi Zalman Naftali Shorr. Il y a de l'ail, des herbes, des pots de condiments, des bocaux grands et petits d'épices de toute nature, brisées, moulues ou dans leur forme naturelle, comme ces gousses de vanille ou ces clous de girofle ou ces noix de muscade. Sur les étagères garnies de foin sont aussi posés des rouleaux de tissus, sans doute de la soie et du satin, aux couleurs très vives qui attirent le regard. Le curé se demande s'il n'aurait pas besoin de quelque chose, mais déjà son attention est attirée par une inscription maladroite sur un pot vert sombre imposant: «Herba the». Il sait donc ce qu'il demandera quand, finalement, quelqu'un sortira le servir, un peu de cette tisane qui le met de meilleure humeur, ce qui chez lui veut dire qu'il peut travailler sans fatigue. En plus, elle facilite la digestion. Il achèterait bien aussi un peu de clous de girofle pour parfumer son vin chaud du soir. Les dernières nuits furent froides, ses pieds glacés l'empêchaient de se concentrer sur son écriture. Le père Benedykt cherche un banc du regard, mais tout arrive alors au même moment: de derrière les étagères apparaît un homme bien bâti, barbu, en longue robe de laine de sous laquelle émergent des babouches turques aux bouts pointus. Un manteau léger d'un bleu sombre couvre ses épaules. Il cligne des yeux comme s'il sortait d'un puits. Derrière lui, Jérémie, celui qui s'était enfui, ne cache pas sa curiosité, tout comme deux autres visages roses semblables au sien. De l'autre côté, dans l'embrasure de la porte qui donne sur le marché, se présente simultanément un garçon mince,

essoufflé, peut-être un jeune homme car ses poils ont généreusement poussé en un petit bouc clair. Il s'appuie au chambranle et halète, il a manifestement couru aussi vite qu'il a pu. Il dévisage effrontément le père doyen, avec un sourire de voyou qui laisse voir de belles dents saines largement disposées. L'ecclésiastique se demande s'il ne s'agirait pas là d'un sourire railleur. Il préfère le personnage respectable en manteau et c'est à lui qu'il s'adresse avec une politesse extrême :

– Veuillez me pardonner, monsieur, cette venue...

Son interlocuteur le regarde, tendu, mais vite l'expression de son visage évolue. Une sorte de sourire y apparaît. Le curé de Firlej s'aperçoit qu'il n'a pas été compris, aussi tente-t-il autre chose, il passe au latin, réjoui et certain d'avoir trouvé son *alter ego*.

Lentement, le Juif tourne son regard vers le garçon à la porte, celui qui est essoufflé et qui, maintenant, entre avec assurance tout en tirant sur sa veste en toile sombre.

– Je vais traduire, annonce-t-il soudain d'une voix grave avec un mélodieux accent ruthène – puis il montre du doigt le doyen et déclare avec émotion : C'est un curé, vrai de vrai.

Il n'était pas venu à l'esprit du père Benedykt Chmielowski qu'un interprète serait nécessaire, il n'y avait pas pensé. Il est confus et ne sait comment se sortir de là, car toute cette affaire, délicate au départ, devient publique et, sous peu, toute la foire s'y intéressera. Il voudrait quitter les lieux pour le brouillard à l'odeur de crottin. Il commence à se sentir oppressé dans cette pièce à l'air densifié par les fragrances d'épices, en plus quelqu'un de la rue vient de passer la tête par la porte pour voir ce qui se passe.

– J'aurais un mot à dire au respectable Elisha Shorr, s'il le permet, dit-il. En privé.

Les Juifs sont surpris. Ils échangent quelques phrases entre eux, Jérémie disparaît pour ne revenir qu'après un long moment de silence insupportable. Apparemment, la demande du doyen est acceptée et on l'emmène de l'autre côté des étagères. Des chuchotements, un martèlement léger de petits pas d'enfants, des rires étouffés l'accompagnent, comme si une foule de personnes était en train d'observer avec curiosité le curé de Firlej et doyen de Rohatyn par les fentes des parois en bois

tandis qu'il déambule à travers les recoins d'une maison juive. L'échoppe de la place n'était donc que la dépendance d'une structure plus grande, semblable à une ruche, avec un tas de pièces, des petits couloirs et de petites marches. Le bâtiment est vaste, construit autour d'une cour intérieure que le doyen aperçoit juste du coin d'un œil par une petite fenêtre de la salle où ils s'arrêtent un moment.

– Je suis Hryćko, dit le garçon à la barbichette alors qu'ils marchent.

Benedykt Chmielowski se rend compte que, voudrait-il se retirer, il ne saurait comment sortir de ce rucher labyrinthique. À cette pensée, il se met à transpirer, et là une porte s'ouvre dans un grincement, un homme mince, dans la force de l'âge apparaît, la robe qu'il porte lui cache les genoux, des chaussettes en laine et des pantoufles noires couvrent ses pieds, son visage clair, lisse, avec une barbe grise, est impénétrable.

– Voici justement Rabbi Elisha Shorr, murmure rapidement Hryćko d'une voix empreinte d'émotion.

La pièce est petite, basse, agencée modestement. Au centre, sur une grande table, un livre est ouvert et d'autres s'empilent. Le regard de Benedykt glisse avidement sur leurs dos pour en déchiffrer les titres. Il ne sait pas grand-chose sur les Juifs en général et ne connaît ceux de Rohatyn que de vue.

Il trouve soudain sympathique que cet homme et lui soient d'une taille similaire, peu élevée. Devant les grands, il se sent toujours embarrassé. Les deux hommes se font face et l'ecclésiastique a l'impression que l'autre aussi apprécie cette similarité. Le Juif s'assied avec souplesse, sourit et, de la main, indique le banc au curé.

– Avec votre permission et en ces circonstances exceptionnelles, je viens vous voir ici, monsieur, tout à fait incognito, pour avoir entendu grand bien de votre immense sagesse et de votre érudition...

Hryćko s'arrête au milieu d'une phrase pour interroger le doyen :

- In-co-gnito?
- Oui, je vous fais supplique d'une absolue discrétion.
- Qu'est-ce donc sup-pli-que? et dis-cré-tion?

Le révérend père se tait, désagréablement surpris. Le voilà bien avec un traducteur qui ne le comprend pas ! Comment pourront-ils converser ? En chinois ? Il va tenter de parler simplement.

– Je vous demande de garder le secret, je ne cache pas que je suis le doyen de Rohatyn, un prêtre catholique. Je suis néanmoins avant tout un auteur – il insiste sur le mot « auteur » en levant le doigt. Je préférerais converser ici aujourd’hui non pas en tant qu’ecclésiastique, mais en tant qu’auteur, précisément, un auteur qui travaille assidûment à un certain opuscule...

– O-pus-cu-le ? l’interrompt la voix empreinte de doute de Hryčko.

– ... un petit ouvrage.

– Ah. Pardonnez-moi, révérend père, je ne suis pas instruit en polonais, je ne connais que la langue simple que les gens parlent. Je ne sais que ce que j’ai entendu en m’occupant des chevaux.

– Des chevaux ? s’étonne grandement le curé, fâché contre ce traducteur minable.

– Oui, parce que je travaille avec eux. Le commerce.

Hryčko parle à grand renfort de gestes. Elisha Shorr le regarde de ses yeux marron insondables et le doyen se demande s’il n’a pas affaire à un aveugle.

– Pour avoir lu plusieurs centaines d’auteurs de la première à la dernière ligne, ceux dont j’ai acquis ou emprunté les ouvrages ici ou là, poursuit-il, je pressens que nombre de livres m’ont échappé parce que je ne peux en aucune manière avoir accès à eux.

Il s’interrompt pour attendre une réponse, mais Shorr dodeline juste de la tête avec un sourire aimable qui ne veut rien dire.

– Comme j’ai appris que vous aviez, monsieur, une bibliothèque tout à fait importante, sans vouloir pour rien au monde vous incommoder...

– le doyen se reprend aussitôt à contrecœur : Vous déranger ou vous donner du travail, j’ai pris la liberté, à l’encontre des usages, mais pour le bien d’autrui, de venir ici et...

Il se tait car voici que la porte s’ouvre soudain devant une jeune personne qui, sans prévenir aucunement, pénètre dans la salle basse. À sa suite, des visages à peine visibles dans la pénombre regardent à l’intérieur en chuchotant. Un petit enfant vagit un moment avant de se taire brusquement,

comme si tout devait se concentrer sur celle qui vient d'entrer avec détermination : la tête découverte, tout en boucles généreuses, le regard posé loin devant elle, indifférent aux hommes présents, elle porte un plateau avec une cruche et des fruits secs. Elle est vêtue d'une ample robe à fleurs sur laquelle est noué un petit tablier brodé. Ses petits souliers pointus claquent. Elle est mince mais gracile, sa silhouette attire le regard. Une petite fille trotte derrière elle en portant deux verres. La fillette regarde l'ecclésiastique avec un tel effroi qu'elle heurte par inadvertance la femme qui la précède et tombe. Les verres roulent à terre, heureusement qu'ils sont solides. La mère ne prête aucune attention à l'enfant, en revanche elle jette un regard au visiteur, un regard vif et impertinent. Ses yeux sombres, ténébreux lancent des éclairs, ils sont grands et semblent profonds comme un abîme, sa peau incroyablement blanche s'empourpre. Le curé de Firlej, qui n'est guère familier de la présence de jeunes femmes, est surpris par cette soudaine incursion ; il déglutit péniblement. La femme pose avec bruit la cruche, l'assiette et les verres ramassés à terre, puis, le regard de nouveau dirigé au loin, elle sort. La porte claque. Hryčko, le traducteur, semble troublé lui aussi. Elisha Shorr se lève vite pour prendre l'enfant sur ses genoux, mais la fillette se dégage et disparaît à la suite de sa mère.

Le doyen donnerait sa tête à couper que cette entrée de la femme et de l'enfant n'avait pour but que de le voir de près. En voilà une affaire ! Un curé dans une maison juive ! Aussi exotique qu'une salamandre ! Et puis après ? N'est-ce pas un médecin juif qui le soigne ? N'est-ce pas un Juif également qui lui pile ses médecines ? La question des livres est également une question d'hygiène, tout compte fait.

– Les livres, dit le prêtre en montrant du doigt les dos des in-folio et des elzévir sur la table.

Sur chacun, deux signes ont été tracés à la peinture dorée, le doyen se dit que ce sont les initiales du propriétaire car il sait reconnaître les lettres hébraïques :

שייץ

Il sort alors de sa sacoche ce qui doit être son billet d'entrée auprès du peuple d'Israël et pose avec précaution devant Elisha Shorr le livre qu'il a

apporté. Son sourire est triomphant, car il s'agit du *Turris Babel* d'Athanasius Kircher, un ouvrage majeur tant du point de vue du contenu que du format, et il a pris de grands risques en le trimbalant là. Et s'il était tombé dans la boue puante de Rohatyn? Et si un coupe-jarret le lui avait volé à la foire? Sans ce livre, le père doyen ne serait pas celui qu'il est, ou, plus exactement, il serait devenu un curé borné, un enseignant jésuite chez un noble, un clerc suffisant de l'Église aux doigts couverts de bagues.

Il pousse le livre vers Shorr, un peu comme s'il lui présentait son épouse. Doucement, il frappe de petits coups contre la couverture en bois.

– J'en ai d'autres, mais Kircher est le meilleur, dit-il en ouvrant le volume au hasard.

Les trois hommes voient apparaître un dessin de la Terre sous forme de globe, avec, dessus, le long cône mince de la tour de Babel.

– Kircher démontre que la tour de Babel dont nous avons la description dans la Bible ne pouvait pas être aussi haute qu'on le prétend. Une tour qui arriverait jusqu'à l'orbite de la Lune perturberait l'ordre du cosmos. Il aurait fallu que sa base, posée sur le globe terrestre, soit énorme. Elle aurait caché le Soleil, ce qui aurait eu des conséquences catastrophiques pour toute la création. Les gens auraient dû utiliser toutes les réserves de bois et de glaise de la Terre...

Le père Benedykt a l'impression de proférer une hérésie et, de fait, il ignore pourquoi il dit tout cela au Juif silencieux. Il voudrait que ce dernier l'accepte comme ami et ne le traite pas en ennemi. Mais est-ce possible? Peut-être arriveront-ils à s'entendre sans connaître la langue de l'autre ni ses coutumes, ses objets, ses choses, ses sourires, les gestes de ses mains faisant des signes, ni rien de lui: ils pourraient peut-être communiquer par l'intermédiaire des livres? N'est-ce pas la seule voie envisageable? Si les hommes lisaient les mêmes ouvrages, ils vivraient dans le même monde; or, ils vivent dans des mondes différents, comme ces Chinois dont parle Kircher. Et il y en a toute une multitude, d'ailleurs, qui ne lisent pas du tout, ceux-là ont l'esprit endormi, les idées rudimentaires, animales, comme ces paysans au regard vide. Si lui, le curé de Firlej, était roi, il donnerait l'ordre de dédier une journée de corvée à la lecture, il contraindrait toute la paysannerie à fréquenter



les livres, et la *Respublica* aurait d'emblée une autre allure. Peut-être est-ce une question d'alphabet, parce qu'il n'en existe pas un mais plusieurs et que chacun d'eux élabore différemment les pensées. Les alphabets sont pareils aux briques : les unes, lisses et résistantes, servent à bâtir des cathédrales; les autres, rudimentaires, en argile crue, à construire de simples maisons. Si le latin doit certainement être le meilleur des alphabets, il semble pourtant que Shorr ne le connaisse pas. Le doyen lui montre donc du doigt une gravure, puis une autre et encore une autre; il voit que le Juif se penche pour regarder avec un intérêt croissant. Finalement, il chausse des verres habilement cerclés de fil de fer. Le père Chmielowski aimerait en avoir de pareils, il doit lui demander où en commander. Le traducteur montre également de la curiosité, aussi se penchent-ils tous les trois sur le dessin.

Le doyen jette un œil satisfait à ses compagnons, heureux d'avoir suscité leur intérêt; il remarque dans la barbe sombre du Juif des poils dorés et brun clair.

– Nous pourrions échanger nos livres, propose-t-il.

Il dit qu'il a dans sa bibliothèque de Firlej deux autres ouvrages de Kircher, *Arca Noe* et *Mundus subterraneus*, enfermés à clef car ils sont trop précieux pour être consultés quotidiennement. Il sait aussi qu'il y a d'autres titres de cet auteur, mais il ne les connaît que par des allusions lues ici ou là. Il a par ailleurs collecté de nombreux autres livres de penseurs du monde passé. Et, pour se faire bien voir, il ajoute: dont ceux de l'historiographe juif Flavius Josèphe.

De la cruche, on lui verse du jus de fruits dilué et l'on approche de lui l'assiette avec les dattes et les figues séchées. Le doyen en porte quelques-unes à ses lèvres, religieusement, cela fait longtemps qu'il n'en a pas mangé. Ces douceurs divines lui remontent le moral. Il comprend que le moment est venu pour lui de préciser sa démarche, aussi avale-t-il les friandises pour passer aux choses sérieuses. Mais avant qu'il n'ait terminé, il comprend qu'il est allé trop vite et qu'il n'obtiendra pas grand-chose.

Il le devine peut-être au soudain changement d'attitude de Hryćko. Il mettrait aussi sa tête à couper que le garçon ajoute ses commentaires à ce qu'il traduit. Il ignore juste si ce sont des mises en garde ou,

au contraire, des paroles qui lui sont favorables. Elisha Shorr recule imperceptiblement sur sa chaise, incline la tête en arrière et baisse les paupières comme s'il se retirait pour consulter ses ténèbres intérieures.

Cela dure jusqu'au moment où, sans le vouloir, l'ecclésiastique échange un regard entendu avec son jeune interprète.

– Rabbi écoute les voix des anciens, dit en chuchotant Hryćko.

Le doyen hoche la tête avec amabilité mais il ne comprend pas. Il se peut que ce Juif ait un contact magique avec divers diabolotins. Il ne manque guère de ces lamies et autres Lilith chez les Juifs. Ce balancement de Shorr et ses yeux fermés convainquent Benedykt qu'il eût mieux fait de ne jamais venir en cet endroit. La situation est délicate et inhabituelle. Pourvu qu'il ne se couvre pas d'infamie !

Shorr se lève, se tourne vers le mur, baisse la tête et reste ainsi un moment. L'ecclésiastique commence à s'impatienter, est-ce le signe qu'il doit se retirer ? Les yeux de Hryćko sont également fermés et ses longs cils juvéniles jettent une ombre sur ses joues couvertes de duvet. Se seraient-ils endormis ? Le doyen toussote discrètement, leur silence lui retire ce qui lui restait d'assurance. Il regrette déjà d'être venu.

Soudain, comme si de rien n'était, Shorr se dirige vers les armoires pour ouvrir l'une d'elles. Avec recueillement, il sort un grand in-folio marqué des mêmes symboles que tous les autres livres et le pose sur la table devant Benedykt. Il l'ouvre par la fin et le doyen découvre une page de titre d'une facture magnifique...

– Le *Sefer ha-Zohar*, dit Elisha Shorr religieusement avant de ranger de nouveau l'ouvrage dans l'armoire.

– Qui pourrait bien vous lire cela... dit Hryćko en guise de consolation.

Benedykt Chmielowski laisse sur la table les deux volumes de son ouvrage, *La Nouvelle Athènes*, en gage de leurs futurs échanges. Il pointe son index vers les livres puis vers lui-même, au beau milieu de sa poitrine, et il dit : « C'est moi qui les ai écrits. » Ils devraient les lire, s'ils connaissaient la langue polonaise. Ils apprendraient beaucoup de choses sur le monde. Le prêtre attend la réaction de Shorr, mais celui-ci ne fait que soulever légèrement un sourcil.

Le père Chmielowski et Hryćko sortent ensemble dans l'air froid, désagréable. Le jeune garçon n'arrête pas de parler, l'ecclésiastique le regarde attentivement, il considère sa jeune figure où se dessine une barbe prochaine, ses longs cils recourbés qui lui donnent quelque peu un air enfantin et, finalement, sa tenue de paysan.

– Tu es juif?

– Eh non... répond Hryćko avec un haussement d'épaules. Je suis d'ici, de Rohatyn, là, de cette maison. Orthodoxe, faut croire.

– D'où connais-tu leur langue?

Hryćko se rapproche et marche quasiment épaule contre épaule avec le doyen, il se sent manifestement encouragé à pareille familiarité. Il raconte que son père et sa mère sont morts de l'épidémie, en 1746. Ils faisaient des affaires avec les Shorr, son père était artisan, il tannait les peaux, et quand il est décédé Shorr a pris en charge Hryćko, sa grand-mère et Oleś, son jeune frère. Il s'est occupé d'eux trois en voisin, il a aussi racheté les dettes de leur père. Ils vivent ainsi, en bon voisinage. Désormais Hryćko a plus affaire aux Juifs qu'aux siens et il ignore lui-même comment il en est venu à comprendre leur langue, il la parle comme si elle était sienne, couramment, ce qui lui est souvent utile dans les affaires et le commerce, parce que les Juifs, surtout les plus âgés, sont réticents à parler le polonais ou le ruthène. Les Juifs ne sont pas ce qu'on dit d'eux, et les Shorr en particulier. Ils sont nombreux et leur maison est chaleureuse, hospitalière, ils vous donnent toujours quelque chose à manger et un verre de vodka quand il fait froid. Désormais, Hryćko apprend le métier de son père pour reprendre la tannerie où il y aura toujours du travail.

– Tu n'as pas de famille chrétienne?

– J'en ai bien une, mais loin, et elle se soucie pas trop de nous. Voici mon frère, Oleś.

Un garçonnet de peut-être huit ans, tout en taches de rousseur arrive vers eux en courant.

– Ne vous inquiétez pas de nous inutilement, mon père, lance joyeusement Hryćko. Dieu a créé l'homme avec les yeux par-devant et pas à

l'arrière de la tête, ce qui veut dire que l'homme doit s'occuper de ce qui vient et pas de ce qui a été.

Le curé de Firlej reconnaît là une preuve de la sagesse divine, mais il ne se rappelle pas à quel endroit des Écritures cela a été énoncé.

– Apprends leur langue auprès d'eux et tu deviendras le traducteur de ces livres.

– Quelle idée, révérend père! Moi, les livres ne m'attirent pas. La lecture m'ennuie. Je préférerais m'occuper de commerce. Ça, ça me plaît. Le mieux ce serait le commerce de chevaux. Ou bien, comme les Shorr, de vodka et de bière.

– Je vois que tu t'es déjà corrompu auprès d'eux... dit le prêtre.

– Pourquoi donc? En quoi est-ce moins bien qu'avec d'autres marchandises? Les gens ont besoin de boire parce que la vie est difficile.

Hryćko continue à parler en suivant le doyen, et ce dernier s'en débarrasserait volontiers. Benedykt Chmielowski fait face à la foire où il cherche Roszko du regard; d'abord près des peaux, puis partout, mais il y a encore plus de monde qu'avant et, en fait, il n'a aucune chance de trouver son cocher. Il décide donc de se diriger vers sa calèche. Son interprète, quant à lui, endosse tellement son nouveau rôle qu'il se met en sus à lui expliquer différentes choses, manifestement content de pouvoir le faire. Il raconte donc qu'il se prépare un grand mariage dans la maison des Shorr, car le fils d'Elisha (celui que le doyen a vu au magasin, ledit Jérémie, qui en fait se prénomme Izaak) épouse la fille de Juifs de Moravie. Toute la famille va bientôt venir et beaucoup de parents de Busk, Podhajce, Jezierzany et Kopyczyńce, mais aussi de Lwów et peut-être de Cracovie, même si la saison est tardive, car, selon lui, Hryćko, mieux vaut se marier l'été. Et Hryćko le bavard poursuit en disant que ce serait bien si le révérend père pouvait venir à un tel mariage, mais sitôt après avoir parlé, il imagine sans doute la scène car il éclate de rire, de ce même rire que le doyen avait d'abord cru railleur. Le garçon reçoit une pièce, il la regarde et disparaît aussitôt. Le doyen reste un moment immobile avant de s'enfoncer dans la foire comme dans une eau bouillonnante et s'y noyer, à la recherche du délicieux fumet des terrines qui y sont vendues.

## Le ressort fatidique et la maladie féminine de Katarzyna Kossakowska

Au même moment, Katarzyna Kossakowska *de domo* Potocka, la palatine de Kamieniec, et une dame plus âgée, qui depuis plusieurs jours déjà faisaient route de Lublin à Kamieniec, entraient dans Rohatyn. À une heure derrière elles venaient les voitures avec les coffres remplis de vêtements, draps et services de table, afin que, lorsqu'il leur fallait bénéficier d'hospitalité, elles aient leur propre porcelaine et leurs couverts. Car si des émissaires les devancent toujours pour prévenir la famille et les notables amis de l'approche des deux voyageuses, il arrive qu'elles n'atteignent pas pour la nuit le gîte sûr et confortable prévu. Ne leur reste alors que les relais et les auberges où la nourriture n'est pas fameuse. Mme Druźbacka, qui est d'un âge certain, survit à peine. Elle se plaint d'aigreurs, probablement du fait que tout ce qu'elle mange se voit aussitôt agité dans son estomac comme la crème dans une baratte. Mais les remontées acides ne sont pas pour autant une maladie. L'état de Katarzyna Kossakowska paraît plus grave, elle a mal au ventre depuis la veille au soir; recroquevillée dans un coin de la berline, elle est sans force, glacée mais couverte de sueur et tellement pâle que son amie commence à craindre pour sa vie. Aussi est-ce la raison pour laquelle les deux femmes viennent chercher secours à Rohatyn, dont le staroste est Szymon Łabęcki, apparenté à la famille de la palatine comme ne manquent pas de l'être toutes les personnes de quelque importance en Podolie.

C'est jour de foire et le carrosse à suspension, couleur saumon à fioritures dorées, avec le blason des Potocki peint sur les portières, mené par un cocher assis sur son siège et accompagné de cavaliers en uniforme chatoyant, provoque un émoi peu banal dès les abords de la petite ville. Il s'arrête sans cesse, car la route est encombrée de piétons et de bêtes. À rien ne sert le fouet qui claque au-dessus des têtes. Dissimulées dans l'habitacle comme dans un coquillage précieux, les deux femmes voguent à travers les eaux tumultueuses de la foule multilingue et enfiévrée.

Finalement, comme il était à prévoir dans cette cohue, la berline s'empale sur un timon et y casse son ressort de Dalesme, une amélioration récente, l'accident ne fera désormais que compliquer le voyage; la palatine tombe de son siège et son visage se tord de douleur. Non sans pester, Mme Drużbacka saute directement dans la boue pour chercher de l'aide. Elle se tourne d'abord vers deux femmes qui portent des paniers, mais celles-ci se mettent à rire avant de se sauver tout en échangeant des propos en ruthène; ensuite, elle saisit par la manche un Juif en bonnet et manteau, il essaie de comprendre ce qu'elle lui veut, il va jusqu'à lui répondre dans sa langue et lui indique quelque chose dans le bas de la ville, vers la rivière. Impatentée, Mme Drużbacka barre le chemin à deux marchands d'allure respectable qui viennent de sortir d'un coche pour s'approcher de l'atroupement, mais ils doivent sans doute être arméniens et de passage. Ils ne font que remuer la tête. À côté d'eux, des Turcs observent Mme Drużbacka avec ironie, à ce qu'il lui semble.

– Est-ce que quelqu'un parle polonais par ici! lance-t-elle, furieuse contre cette foule autour d'elle et furieuse de se trouver là.

*A priori*, c'est toujours la Pologne, la *Respublica* des Trois Nations, bien que le royaume soit ici complètement différent de ce qu'il est en Grande-Pologne, dont Mme Drużbacka est originaire. Tout est sauvage, les visages sont étrangers, exotiques, les tenues cocasses avec des tuniques qui s'effilochent, des bonnets de fourrure et des turbans, et ces pieds nus! Les habitations sont voûtées, petites et en torchis, y compris près de

la place du marché. Des relents sucrés se mêlent à ceux des excréments et à l'odeur humide des feuilles tombées.

Pour finir, Mme Drużbacka aperçoit devant elle un ecclésiastique mince et plus tout jeune, aux cheveux complètement gris, vêtu d'un manteau qui laisse à désirer, avec un sac à l'épaule, et qui la regarde, les yeux exorbités, complètement ébaubi. Elle l'attrape par les pans de son pardessus et le secoue en sifflant entre ses dents :

– Pour l'amour de Dieu, dites-moi, révérend père, où se trouve la maison du staroste Łabecki ! Et pas un mot ! Silence sur tout !

L'ecclésiastique cligne des yeux, effrayé. Il ne sait pas s'il doit parler ou se taire. Doit-il indiquer le chemin d'un geste ? La femme qui le secoue ainsi, sans merci, n'est pas très grande, un peu grassouillette avec des yeux expressifs et un long nez ; une mèche grise s'échappe de son bonnet.

– C'est une personne de haut rang, elle est là incognito, dit-elle en montrant le véhicule.

– Incognito, incognito, répète l'ecclésiastique troublé. Il intercepte un jeune garçon dans la foule auquel il ordonne de conduire le véhicule à la demeure du staroste. Le gaillard, avec plus d'adresse qu'on ne l'aurait imaginé, aide à dételer les chevaux pour leur permettre de faire demi-tour.

La palatine gémit derrière les rideaux tirés de la berline, une copieuse grossièreté fait suite à chaque gémissement.

## Le sang sur les soieries

Szymon Łabecki, marié à Pelagia *de domo* Potocka, est un cousin, lointain certes mais un cousin tout de même, de Katarzyna Kossakowska. Son épouse n'est pas là, elle est en visite au manoir de sa famille dans un village des environs. Surpris par cette visite inopinée, le staroste boutonne en hâte sa veste cintrée, évasée à la française, et remet en place ses manchettes en dentelle.

– *Bienvenue, bienvenue\**, répète-t-il, un peu perdu, tandis que Mme Drużbacka aidée des servantes fait monter la palatine à l'étage où il lui cède sa meilleure suite.

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

Puis, il fait quérir Rubine, le meilleur médecin de Rohatyn, tout en marmonnant entre les dents :

– *Quelque chose de féminin, quelque chose de féminin\**.

Il n'est pas vraiment content. En fait, il n'est pas content du tout de cette visite imprévue. Il se préparait justement à aller en un certain endroit où il joue régulièrement aux cartes. La seule idée du jeu fait agréablement monter sa tension, un peu comme le ferait une excellente boisson. Comme il use pourtant ses nerfs avec ce vice ! Néanmoins, il se console à l'idée que des personnages plus importants que lui, plus riches et bénéficiant d'une plus grande estime, s'y adonnent. Ces derniers temps, il joue avec Mgr Sołtyk, raison pour laquelle il a enfilé sa belle tenue aujourd'hui. Il était sur le point de partir, sa voiture attelée l'attendait. Eh bien, il n'ira pas. Quelqu'un d'autre va gagner. Il respire profondément et se frotte les mains comme s'il voulait reprendre de l'allant. Tant pis, il jouera une autre fois.

La fièvre dévore la malade toute la soirée et Mme Drużbacka a l'impression qu'elle délire. Avec Agnieszka, la demoiselle de compagnie de madame, elle lui pose des compresses froides sur la tête. Le médecin convoqué en hâte prescrit des herbes, apparemment de l'anis et de la réglisse, dont maintenant l'odeur plane au-dessus de la literie en un nuage douceâtre. La palatine s'endort. Le physicien fait aussi mettre des linges frais sur son ventre et son front. Toute la maison se calme, les bougies s'éteignent.

Que faire, ce n'est ni la première fois ni la dernière que l'indisposition mensuelle fait autant souffrir la palatine. Difficile d'en rendre quelqu'un responsable, la cause en est sans doute la manière dont on élève les demoiselles des grandes familles nobiliaires, dans le confinement et sans défis pour le corps. Les jeunes filles passent leur temps assises, penchées sur leur tambour, à broder des étoles pour les prêtres. La cuisine est lourde, à base de viandes. Les muscles sont faibles. En outre, Katarzyna Kossakowska aime les voyages, elle passe donc des journées entières en voiture à être secouée dans un bruit permanent. Sans compter l'énervement et les intrigues continuelles. La politique, car qu'est-elle d'autre que l'envoyée de Klemens Branicki, dont elle défend les intérêts ? Elle s'en sort parfaitement

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

d'ailleurs, car elle a un esprit bien trempé. En tout cas, on parle d'elle et on la respecte comme un homme. Mais Mme Drużbacka ne voit en elle qu'une femme qui aime commander. Grande, sûre d'elle, à la voix qui porte. On dit aussi que son mari, le comte palatin, peu favorisé par la nature, petit, tortu, serait impotent. À ce qu'il paraît, quand il demanda sa main, il était juché sur un sac d'or pour compenser sa petite taille.

Au cas où, par la volonté de Dieu, elle n'aurait pas d'enfant, il ne semble pas qu'elle en serait malheureuse. Les mauvaises langues disent que lorsqu'elle se querelle avec son époux, quand elle le chamaille, elle l'attrape par la taille et le pose sur le manteau de la cheminée d'où il a peur de descendre; ainsi immobilisé, il se voit obligé de l'écouter jusqu'au bout. Pourquoi une femme aussi altière s'est-elle choisi pareil nabot? Sans doute afin de renforcer la position de sa famille, pourtant l'une des plus puissantes de la région; or, cela se fait par la politique.

Elles se mirent à deux pour dévêtir la malade et chaque vêtement retiré à la noble dame Kossakowska laissait un peu plus apparaître la personne prénommée Katarzyna, puis même celle qui portait l'affectueux diminutif de Kasia, lorsque, pleurant et gémissant, elle s'abandonna de faiblesse entre les mains de ses suivantes. Le médecin préconisa de placer entre ses cuisses des charpies propres et de lui donner beaucoup à boire, de la contraindre à boire, surtout les décoctions d'une certaine écorce. Comme cette jeune femme semble maigre à Mme Drużbacka et, parce que telle, ô combien jeune! Pourtant, elle a déjà dans les trente ans.

Quand elle s'endormit, Agnieszka et Mme Drużbacka s'occupèrent des habits souillés par de grosses taches de sang, la lingerie et les jupons d'abord, la jupe et le manteau bleu marine ensuite. Combien de ces taches n'ai-je vues pas dans ma vie? songe Mme Drużbacka.

La belle robe de la palatine en satin couleur crème est discrètement parsemée de fleurs, des clochettes rouges avec une feuille verte à droite et une autre à gauche. Un motif joyeux et léger, cela sied bien au teint un peu bis de Katarzyna et à ses cheveux sombres. Les macules inondent à présent la gaieté des fleurs d'une vague menaçante. Leurs contours irréguliers engloutissent l'ordonnancement pour le détruire. Un peu comme si des forces maléfiques étaient remontées à la surface.

Dans les demeures nobiliaires, la suppression des souillures par le sang est une science. Depuis des siècles, elle est transmise aux épouses et aux mères. Si une université pour femmes venait à exister, ce serait le savoir majeur qu'il faudrait y enseigner. Les naissances, les menstruations, les guerres, les combats, les invasions, les agressions, les pogromes, tels sont les événements que le sang vous remet en mémoire par sa disponibilité permanente sous la peau. Que faire avec cette intériorité quand elle ose jaillir à l'extérieur, avec quelle solution la laver, avec quel vinaigre la rincer? Mouiller peut-être le tissu avec un peu de larmes et frotter doucement. Ou l'humidifier fortement de salive. Les draps, la literie, les sous-vêtements, les jupons, les chemises, les tabliers, les bonnets et les châles, les manchettes en dentelle et les jabots, les vestes et les corsets. Les tapis, les lattes du plancher, les bandages, les uniformes.

Une fois le médecin parti, Mme Drużbacka et Agnieszka s'endorment mi-assises mi-agenouillées près du lit, l'une appuie la tête contre sa main dont la trace s'imprime sur sa joue pour le reste de la soirée, l'autre, assise dans le fauteuil, a le menton sur la poitrine et sa respiration agite doucement les dentelles de son décolleté qui ondulent comme les anémones de mer en eaux chaudes.

## Les places d'honneur à la table du staroste Łabęcki

La demeure du staroste rappelle un château. En pierre, couverte de mousse, elle repose sur de vieilles fondations, d'où son humidité. Dans la cour, les fruits luisants du vieux châtaignier tombent déjà, les feuilles jaunes suivent. Le sol semble recouvert d'un magnifique tapis doré et orangé. Du vaste hall d'entrée, on passe dans les salons à peine meublés, mais aux murs et plafonds décorés et peints en couleurs claires. Le parquet en bois de chêne brille d'encaustique. Les préparatifs de l'hiver sont en cours; dans l'entrée sont regroupés les paniers de pommes qui seront conservées dans les pièces d'hiver pour y fleurir bon dans l'attente de Noël. Agitation et désordre règnent au-dehors, les paysans

viennent de livrer le bois de chauffage qu'ils empilent. Les femmes rapportent des corbeilles de noix dont la taille fait l'étonnement de Mme Drużbacka. Elle en a cassé une dont elle mange avec appétit la chair tendre et savoureuse, goûtant la petite amertume de la peau des cerneaux du bout de la langue. Une odeur de confiture de pruneaux en train de cuire lui arrive des cuisines.

Elle croise le médecin qui marmonne quelque chose à son adresse avant de monter. Elle sait déjà que ce Juif « saturnien », comme l'a qualifié le staroste, docteur de la Faculté italienne, silencieux et absent en esprit, est très estimé de Łabęcki, lequel a séjourné assez longtemps en France pour s'être défait de certains préjugés.

Déjà le lendemain, à l'heure de midi, Katarzyna Kossakowska prend un peu de bouillon de poule, après quoi elle se fait rehausser le dos avec deux coussins et apporter du papier, une plume et de l'encre.

Katarzyna Kossakowska *de domo* Potocka, épouse du comte palatin de Kamieniec, dame de nombreux villages, bourgs, manoirs et châteaux, est une prédatrice. Pareille nature, même dans les ennuis, même prise au piège du braconnier, lèche ses blessures pour aussitôt retourner au combat. La palatine possède un instinct animal pareil à celui de la louve au sein de la meute. Tout va bien. Que dame Drużbacka s'occupe plutôt de ses propres problèmes. Qu'elle réfléchisse au genre d'animal qu'elle est, elle... Ne reste-t-elle pas en vie grâce à ceux qui sont féroces et qu'elle accompagne pour les distraire avec ses bagatelles? Elle est une bergeronnette apprivoisée, un oiseau qui chante à ravir ses trilles, mais que balaie le moindre coup de vent, fût-ce le courant d'air d'une fenêtre ouverte par l'orage.

Le père Benedykt Chmielowski arrive dans l'après-midi, un peu en avance, il porte le même manteau fatigué et ce sac qui conviendrait plutôt à un marchand ambulant qu'à un ecclésiastique. Mme Drużbacka l'accueille sur le pas de la porte.

– Je voulais vous prier, mon père, de m'excuser pour mon attitude inconsidérée. Ne vous ai-je pas arraché des boutons... dit-elle en l'entraînant par la manche vers le salon, car elle ne sait trop que faire de lui: le repas ne sera servi que deux heures plus tard.

– Telle était l'exigence du moment, *simpliciter*... ainsi *volens volens* ai-je pu être utile à la santé de Mme la palatine.

Mme Drużbacka est déjà familière du polonais un peu différent que l'on parle dans les résidences de la grande noblesse, aussi ces incursions latines ne font que l'amuser. Elle a passé une partie de sa vie dans ces maisons en tant que dame de compagnie et secrétaire. Ensuite elle s'est mariée, elle a mis au monde ses filles et, désormais, depuis la disparition de son époux et la naissance de ses petits-enfants, elle tente de se débrouiller seule ou auprès de ses filles ou de Katarzyna Kossakowska, ou encore en tant que dame de compagnie. Elle est heureuse de s'en retourner à la cour d'un magnat où il se passe tant de choses et où, le soir, on lit des poésies. Elle en a commis plusieurs petits recueils, mais se sent toujours gênée de les montrer. Elle ne parle pas, elle écoute plutôt le doyen qui lui n'arrête plus et, aussitôt, elle se trouve des centres d'intérêt communs avec lui, malgré ce latin. En effet, récemment le curé de Firlej séjourna au palais des Dzieduszycki à Cecołowce et, désormais, il cherche à recréer dans sa cure ce qu'il a connu là-bas. Enjoué, encouragé par la liqueur dont il a déjà avalé trois verres, ravi que quelqu'un lui prête oreille, il se raconte.

Hier, on a envoyé chercher le comte palatin Kossakowski à Kamieniec et il ne fait nul doute qu'il arrivera bientôt. On l'attend dans la matinée du lendemain ou peut-être déjà dans la nuit.

À table se trouvent les habitants de la maison et leurs invités, les habitués et les fortuits. Les moins importants ont été mis en bout de table, là où la blancheur des nappes ne couvre pas la grisaille du bois. Parmi les résidents, il y a l'oncle maternel ou paternel du staroste, un monsieur d'un certain âge bien en chair et essoufflé qui ne s'adresse plus autrement à tout un chacun que par « monsieur mon bienfaiteur », « madame ma bienfaitrice ». Il y a aussi le régisseur, un moustachu timide de bonne stature, ainsi que l'ancien professeur de religion des enfants Łabęcki, l'immensément instruit bernardin, le père Gaudenty Pikulski. Le doyen de Rohatyn accapare aussitôt ce dernier qu'il entraîne dans un angle de la pièce pour lui montrer un livre juif.

– J’ai fait un échange, je lui ai offert *La Nouvelle Athènes*, il m’a donné le Zohar, dit-il avec fierté avant de sortir le livre de son sac. Il y aurait une demande, ajoute-t-il en usant de l’impersonnel, s’il se trouvait un peu de temps pour transposer ceci ou cela en polonais...

Pikulski regarde l’ouvrage, l’ouvre par la fin et remue les lèvres tandis qu’il lit la page de titre.

– Rien à voir avec le Zohar, dit-il.

– Comment cela? dit Benedykt Chmielowski qui ne comprend pas.

– Shorr vous a refilé des contes juifs, dit-il en faisant glisser son doigt de droite à gauche sur une suite de petits signes incompréhensibles. *L’Œil de Jakób*. C’est le titre, ce sont des fabliaux pour le peuple.

– Ah, ce Shorr... – Le père Benedykt hoche la tête, déçu, avant d’ajouter: Il a dû se tromper. Dommage, mais je trouverai peut-être bien quelque sagesse là aussi. À condition que quelqu’un me traduise...

Le staroste fait un signe de la main et deux serviteurs apportent les plateaux de liqueurs, de très petits verres et une assiette avec des croûtes de pain finement tranchées. Ceux qui le souhaitent peuvent ainsi s’aiguiser l’appétit car la suite du repas sera lourde et copieuse. D’abord, on y sert une soupe, puis viennent des tranches de bœuf cuit ainsi que d’autres viandes, du bœuf en sauce, des pièces de venaison et des poulets, des carottes cuites, du chou au lard et des bols de sarrasin généreusement saupoudré de lardons.

À table, le père Pikulski se penche vers le père Chmielowski pour lui dire à mi-voix:

– Passez me voir, j’ai aussi des livres juifs en latin, je peux également vous aider pour l’hébreu. Pourquoi vous adresser tout de suite aux Juifs?

– Vous me l’avez vous-même conseillé, mon fils, rétorque le doyen irrité.

– Je plaisantais. Je n’imaginai pas que vous iriez.

Mme Drużbacka mange avec circonspection, le bœuf lui rend toujours nécessaire l’usage du cure-dent, or elle n’en voit nulle part sur la table. Elle picore le poulet au riz et observe du coin de l’œil deux jeunes servantes encore peu coutumières de leur tâche car elles se font des grimaces à travers la table et s’amusent, persuadées que les commensaux occupés à manger ne verront rien.

La palatine, en principe encore faible, ordonne que son lit, placé dans un coin de la pièce, soit éclairé de bougies et qu'on lui serve du riz et même du poulet. Après quoi, elle demande qu'on lui verse du vin hongrois.

– Le pire est derrière vous, madame, puisque le vin vous tente, lui dit le staroste avec une ironie à peine perceptible dans la voix – il est toujours fâché de n'avoir pu se rendre à sa partie de cartes. *Vous permettez\**, ajoutez-il avec une courbette quelque peu exagérée, à votre santé, madame!

– Je devrais boire, pour ma part, à la santé de ce médecin, il m'a remise sur pied avec sa mixture, réplique Elżbieta Kossakowska avant d'avaler une grande gorgée.

– *C'est un homme rare\*\**, admet son hôte. Un Juif très instruit, même s'il ne sait pas me guérir de la goutte. Il a étudié en Italie. Il saurait vous retirer le voile de la cataracte avec une aiguille et vous rendre ainsi la vue. Il l'a fait pour une dame de la région qui maintenant brode aux petits points.

Depuis son coin, la palatine reprend la parole. Elle a fini de manger; un peu pâle, elle reste soutenue par ses coussins. Son visage, éclairé par la lumière vacillante des bougies s'agite comme si elle faisait la grimace:

– Il y a plein de Juifs partout, maintenant; d'ici peu, ils nous mangeront tout crus. Notre noblesse n'a pas envie de travailler pour faire prospérer ses domaines, alors elle les confie aux Juifs pour aller faire la fête dans la capitale. Et que vois-je? Là, un Juif est maître juré des ponts; là, un Juif administre une propriété terrienne; là, un Juif coud chaussettes et vêtements. Tout l'artisanat est passé aux mains des Juifs!

Au cours du repas, la conversation aborde l'économie qui ici, en Podolie, est toujours défaillante, alors que la richesse de cette terre est considérable. On pourrait en faire un pays de cognac. Ces potasses, ces *salpêtrae*, ces miels. La cire, la graisse, les tissus. Le tabac, les peaux, le bétail, les chevaux. Tellement de choses qui ne sont pas écoulées. Et pourquoi? demande Łabęcki. Parce que le Dniestr est trop peu profond et, qui plus, entrecoupé par ces rapides, ces *porohy*, sur toute sa largeur. Quant aux routes, elles ne valent rien; au printemps, lors du dégel, elles ne sont quasiment plus praticables. Comment faire du commerce dans ces conditions? Avec, en outre, des frontières que les bandouillers turcs

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

\*\* En français dans le texte. (N.d.T.)

traversent sans qu'on les inquiète pour ensuite dévaliser les voyageurs, de sorte qu'il faut se déplacer en armes et engager des gardes.

– Qui en a les moyens? se lamente Łabęcki, qui rêve que les choses deviennent comme dans les autres pays, que le commerce fleurisse et la richesse des gens croisse, comme en France où pourtant la terre n'est pas meilleure qu'ici, ni d'ailleurs les fleuves.

Elżbieta Kossakowska affirme que la faute en revient aux nobles qui paient leurs manants avec de la vodka plutôt qu'en monnaie sonnante.

– Savez-vous, madame, que c'est chez les Potocki, dans leurs domaines, que le paysan a tellement de jours de corvée dans l'année qu'il ne lui reste que les samedis et les dimanches pour travailler sa terre?

– Chez nous, ils ont aussi leur vendredi de libre, réplique la palatine. Il y a surtout qu'ils travaillent de façon pitoyable. La moitié de la récolte va au travailleur pour avoir engrangé l'autre moitié, et cela même ne suffit pas pour que les dons généreux du ciel soient mis à profit. Chez mon frère, des meules énormes de blé rassasient aujourd'hui la vermine sans qu'il ait trouvé un moyen de les vendre.

– Celui qui a eu l'idée de changer les céréales en vodka devrait être décoré, déclare Łabęcki qui retire sa serviette de sous son menton et fait signe de passer dans la bibliothèque pour fumer, comme le veut l'étiquette. Désormais, poursuit-il, des gallons de vodka passent en voiture sur l'autre rive du Dniestr. À dire vrai, le Coran interdit de boire du vin, mais il ne parle pas de la vodka. D'ailleurs, les terres du hospodar de Moldavie ne sont plus très loin, et là-bas les chrétiens peuvent en boire à volonté... – ayant dit cela, il se met à rire et laisse voir ses dents jaunies par le tabac.

Le staroste Szymon Łabęcki n'est pas n'importe qui; dans la bibliothèque, son livre occupe une place d'honneur: *Instructions pour les jeunes Seigneurs par Messire de la Chétardie, chevalier à l'armée et à la Cour Royale de France, homme de grand mérite, colligées brièvement ici, et dans lesquelles un jeune homme interroge et reçoit réponse. Offertes en guise d'ultime Adieu aux Écoles de Lwów à ses camarades et données à imprimer par Sa Grandeur Monsieur Szymon Łabęcki, Staroste de Rohatyn.*

Quand Mme Drużbacka interroge aimablement son hôte sur le sujet du livre, il devient clair que c'est une chronologie de batailles majeures,

puis, après une prise de parole plus longue de Łabęcki, qu'il s'agit davantage d'une traduction que d'un texte original qu'il aurait écrit. Ce que le titre, à vrai dire, ne laisse pas deviner d'emblée.

Au fumoir, tout le monde – les dames, qui sont deux grandes fumeuses, également – doit ensuite écouter comment le staroste avait discoursu cérémonieusement lors de l'inauguration de la Bibliothèque Załuski.

Quand Szymon Łabęcki est appelé à quitter ses invités parce que son médecin vient d'arriver pour son traitement, la conversation s'intéresse à Mme Drużbacka; la palatine rappelle qu'elle est une poétesse, ce dont le père doyen Chmielowski s'étonne poliment, mais il tend la main avec empressement pour saisir le livret présenté. Les pages imprimées provoquent chez lui un réflexe difficile à dominer: il lui faut s'en saisir et ne plus les lâcher tant que ses yeux n'auront pas parcouru l'ensemble, au moins superficiellement. Il en est ainsi à cet instant, il rapproche le livre de la lumière pour en regarder de plus près la page de titre.

– Ce sont des rimes, dit-il déçu, mais il se reprend aussitôt et dodeline de la tête avec respect.

*Recueil de rythmes d'esprit, de louange, de morale et d'urbanité...* Que ce soient des poèmes ne l'enchantent guère, il ne les comprend pas, mais la valeur de la plaquette augmente à ses yeux quand il voit qu'elle a été publiée par les frères Załuski.

Par la porte entrouverte, on entend la voix du staroste soudain devenue humble:

– Mon Asher adoré, cette maladie m'empêche de vivre, j'ai mal à l'orteil, fais quelque chose, mon cœur.

Aussitôt une autre voix, profonde, avec un accent juif, répond:

– Je vais devoir vous demander la liberté de ne plus vous soigner, votre grandeur. Vous ne deviez ni boire de vin ni manger de viande, surtout de viande rouge. Vous n'écoutez pas votre docteur, donc vous souffrez et vous aurez encore plus mal. Je n'ai pas le projet de vous soigner de force.

– Ne te fâche pas, ce ne sont pas tes doigts de pied, mais les miens... Quel médecin diabolique...

Les paroles s'éteignent au loin, les deux hommes se sont visiblement retirés au fond de la maison.

## Asher Rubine et ses sombres pensées

Asher Rubine quitte la demeure du staroste pour se diriger vers la place du marché. Dans la soirée, le temps s'est éclairci et un million d'étoiles brillent dans le ciel d'une lumière froide qui fait descendre le gel sur la terre. Ici, à Rohatyn, le premier frimas de l'automne arrive. Asher Rubine tire sur les pans de son manteau noir en laine pour s'en envelopper; grand et mince, il a désormais l'air d'un trait vertical. La ville est silencieuse et glaciale. De pâles lueurs vacillent derrière les fenêtres, mais, à peine visibles, elles semblent n'être qu'une illusion, on pourrait facilement les confondre avec un reflet de soleil sur l'iris de l'œil, attardé là depuis les jours ensoleillés. Le souvenir d'Asher remonte le temps pour s'arrêter à tous les objets observés. Le médecin s'intéresse beaucoup à ce que nous voyons les paupières fermées, il voudrait savoir à quoi cela tient. Aux impuretés sur le globe oculaire? L'œil serait-il une sorte de *lanterna magica* comme celle qu'il a vue en Italie? Il ressent un frisson d'excitation à l'idée que c'est de sa tête que provient tout ce qu'il aperçoit: l'obscurité surfilée par les pointes acérées des étoiles au-dessus de Rohatyn, les silhouettes des petites maisons penchées, le rocher du château avec, à proximité, la tour pointue de l'église, les lumières imprécises, presque fantomatiques, le balancier du puits projeté de biais vers le ciel comme en signe de protestation, mais aussi peut-être

tout ce qu'il entend, le murmure de l'eau en contrebas et aussi le léger crissement des feuilles raidies par le gel. Qu'en est-il, si nous imaginons tout cela? Que se passe-t-il si chacun voit différemment? La couleur verte est-elle perçue pareillement par tous? Peut-être que «vert» n'est qu'un nom dont nous couvrons comme d'une peinture des sensations absolument différentes pour pouvoir communiquer, alors qu'en réalité chacun de nous voit autre chose? Existe-t-il un moyen de vérifier cela? Que se passerait-il si nous *ouvrions* vraiment les yeux? Si nous *apercevions* par quelque miracle l'aspect véritable de ce qui nous entoure? Que découvririons-nous?

Asher a souvent de telles pensées et alors l'effroi le gagne.

Les chiens se mettent à aboyer, des voix masculines s'élèvent, des cris montent, ce doit être à la taverne du marché. Le médecin arrive à la hauteur des maisons juives, il laisse sur sa droite la grande masse sombre de la synagogue. L'odeur de l'eau lui parvient de la rivière en contrebas. La place de Rohatyn sépare deux groupes de Juifs en conflit, ennemis.

Qui attendent-ils, se demande Asher Rubine, qui selon eux doit venir sauver le monde?

Qu'espère donc chacune des deux factions? Il y a ceux fidèles au Talmud, confinés à Rohatyn dans quelques maisons à peine comme dans une forteresse assiégée, et ceux, hérétiques et dissidents, pour lesquels, au fond de son cœur, le médecin ressent une aversion plus grande encore. Superstitieux et primaires, couverts d'amulettes, un sourire mystérieux et rusé sur les lèvres comme celui du vieux Shorr, ils se complaisent dans des inepties mystiques. Ils croient au Messie douloureux, celui qui serait tombé au plus bas, car ce n'est que de là qu'il est possible de se relever pour accéder au plus haut. Ils croient au Messie en haillons, celui qui, quelque cent ans plus tôt, serait déjà venu. Le monde aurait déjà été sauvé, alors qu'à première vue cela ne se voit pas, mais ceux qui savent qu'il en est ainsi se réfèrent à Isaïe. Ils ne respectent pas le Shabbat et se livrent à l'adultère, autant de péchés incompréhensibles pour les uns, d'une grande banalité pour les autres, de sorte qu'il serait vain de s'en préoccuper. Leurs maisons dans la partie haute de la place

sont tellement rapprochées que les façades semblent se rejoindre pour ne former qu'un front solidaire et puissant.

Asher s'y rend, précisément.

Le rabbin de Rohatyn, un despote avide, toujours à débattre de petites questions absurdes, le fait souvent venir, lui aussi, de l'autre côté de la place. Il ne tient pas en grande estime le mire Rubine qui se montre rarement à la synagogue, ne s'habille pas comme un Juif, mais de façon intermédiaire, en noir, avec une longue veste modeste et un chapeau italien grâce auquel il ne passe pas inaperçu dans la petite ville. Dans la maison du rabbin, il y a un petit garçon malade, il a les jambes torses et Asher n'est pas capable de l'aider. En fait, il lui souhaite de mourir pour que cette souffrance infantine imméritée se termine rapidement. Ce n'est qu'à cause de ce petit qu'il a un peu de compassion pour le rabbin, qui est un homme vaniteux à l'esprit étriqué.

Asher en est persuadé : le rabbin voudrait que le Messie soit un roi sur un cheval blanc qui entrerait dans Jérusalem en armure dorée, avec, pourquoi pas, une armée de guerriers qui prendraient le pouvoir avec lui et instaureraient dans le monde un ordre définitif. Ce Messie ressemblerait à un général célèbre. Il reprendrait le pouvoir aux seigneurs de ce monde, toutes les nations se soumettraient sans combattre, les rois paieraient des tributs et, au bord du fleuve Sambatyon, le *Mashiah* rencontrerait les dix tribus perdues d'Israël. Le Temple de Jérusalem descendrait du ciel tout achevé et, le même jour, ceux qui sont ensevelis en terre d'Israël ressusciteraient. Asher sourit quand il se rappelle que ceux qui sont morts hors de la Terre sainte ne devraient ressusciter que quatre cents ans plus tard. Enfant, il y croyait, mais cela lui semblait cruellement injuste.

Les deux partis de Rohatyn s'accusent mutuellement des pires péchés et se livrent une guerre d'usure. Les uns et les autres sont pitoyables, songe Asher Rubine, qui, à vrai dire, est un misanthrope. Étrange qu'il soit devenu médecin. Les gens l'agacent et le déçoivent fondamentalement. Quant aux péchés, il en sait plus sur le chapitre que quiconque. Les péchés s'inscrivent sur la peau humaine comme sur du parchemin et la lecture n'en est pas très différente d'une personne à l'autre. Les péchés aussi se ressemblent de façon sidérante.

## La ruche, ou la demeure de la famille Shorr de Rohatyn

Chez les Shorr de la place du marché et dans quelques autres habitations, car la famille Shorr est grande et elle compte plusieurs branches, les préparatifs de la noce vont bon train. L'un des fils se marie.

Elisha en a cinq, et une fille aussi, qui est l'aînée de ses enfants. Le premier fils se prénomme Salomon, il a trente ans; sérieux et silencieux, il ressemble à son père. Il a pour épouse Haïkele, ainsi appelée pour la distinguer de Haya, la sœur de son mari. Elle attend justement un nouvel enfant. Elle est originaire de Valachie, sa beauté attire les regards même quand elle est enceinte. Elle compose des chansons amusantes qu'elle chante et elle écrit aussi des historiettes pour les femmes. Le deuxième fils, Natan, vingt-huit ans, le visage ouvert et aimable, excelle dans le commerce avec les Turcs; il est toujours en route et fait de bonnes affaires dont rares sont ceux qui savent en quoi elles consistent. Il vient rarement à Rohatyn, mais il est là pour le mariage. Son épouse, une dame richement vêtue, élégante, est originaire de Lituanie. Elle prend de haut la famille de Rohatyn. Elle a des cheveux touffus coiffés en hauteur et elle porte une robe cintrée. La berline dans la cour appartient au couple. Vient ensuite Iehuda, vif et toujours à plaisanter. Il donne du souci, car sa nature impétueuse se laisse difficilement brider. Il s'habille à la polonaise et porte l'épée. Ses frères l'appellent «le Cosaque». Il possède un commerce à Kamieniec: il s'y occupe de l'approvisionnement de la forteresse, ce qui lui assure un très bon revenu. Son épouse est récemment morte en couches, l'enfant n'a pas survécu non plus. Iehuda a deux bambins de cette union. À l'évidence, il cherche déjà à reprendre femme, et la noce sera une bonne occasion pour se trouver une fiancée. La fille aînée de Mosze de Podhajce lui plaît, elle a maintenant quatorze ans, précisément l'âge qu'il faut pour se marier. Mosze, quant à lui, est un homme honorable, très instruit. Il maîtrise la Kabbale, connaît par cœur tout le Zohar et sait «saisir le mystère», quoi que cela puisse signifier pour Iehuda, aux yeux duquel, à vrai dire, ce n'est pas aussi

important que la beauté et l'intelligence de la jeune fille que son père kabbaliste a prénommée Malka, c'est-à-dire « reine ». Wolf, le plus jeune fils de Shorr a sept ans. De visage large et joyeux, couvert de taches de rousseur, il est toujours près de son père.

Le marié est Izaak, c'est celui que le père Chmielowski appela Jérémie. Il a seize ans, il est grand, disgracieux, et n'a pas montré, jusqu'à présent, de qualités particulières. Sa future épouse, Freïna, est originaire de Lanckoruń ; elle est une parente de Hirsz, le rabbin de là-bas et l'époux de Haya, la fille d'Elisha Shorr.

Tous les habitants de cette demeure basse mais très vaste composent une famille. Ils sont unis par des liens de sang, de mariage, d'intérêt commercial, de cautions d'emprunts financiers ou de charrettes prêtées.

Asher Rubine y vient assez souvent, on l'appelle pour soigner les enfants mais également Haya qui souffre toujours de maux particulièrement mystérieux, que le médecin ne sait traiter autrement qu'en discutant avec sa patiente. À vrai dire, il aime ces visites à Haya. Ce sont les seules dont il peut dire cela. En général, c'est la jeune femme qui insiste pour qu'on le fasse venir, car personne dans cette maison ne croit à la médecine, quelle qu'elle soit. Haya discute avec Asher, et puis la maladie s'en va. Parfois l'homme de science se dit qu'avec ses maux la jeune femme s'apparente à la salamandre qui change de couleur pour mieux se cacher de ses prédateurs ou paraître différente de ce qu'elle est. Ainsi, tantôt Haya se couvre d'une éruption, tantôt elle n'arrive plus à respirer, tantôt elle saigne du nez. Tout le monde croit que c'est à cause des esprits, des *dibbouks*, des démons ou encore des *balakaben*, qui sont des êtres boiteux veillant sur des trésors dans les profondeurs de la terre. Une maladie de Haya est toujours le signe qui précède une prophétie. Quand celle-ci arrive, les Shorr renvoient Asher, il ne leur est plus utile. Amusé, le médecin se dit que, dans cette famille, les hommes font des affaires tandis que les femmes prophétisent. La moitié d'entre elles sont des oracles. Et dire que dans son journal berlinois il a lu aujourd'hui que, dans la lointaine Amérique, on a démontré que la foudre est un phénomène électrique, et qu'avec un simple fil de fer on peut se protéger de la colère divine.

Pareil savoir ne prévaut pas à Rohatyn.

Depuis son mariage, Haya est allée vivre chez son mari, mais elle revient souvent. Elle a été mariée au rabbin de Lanckoruń, un proche, un ami de son père, beaucoup plus âgé qu'elle, avec qui elle a déjà deux enfants. Le beau-père et le gendre se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ils sont barbus, grisonnants, avec des joues creuses dans lesquelles se niche l'ombre de la salle basse de plafond où ils officient souvent. Leurs visages ne se défont jamais de cette brume qu'ils transportent partout.

Quand elle se livre à des prophéties, Haya tombe en transes. Elle joue alors avec de petites figurines en mie de pain qu'elle déplace sur une tablette qu'elle a peinte de ses propres mains, et elle prédit l'avenir. Pour cela, elle a besoin de son père qui, les yeux fermés, approche l'oreille de ses lèvres tellement près que l'on pourrait croire que la jeune femme la lui lèche. Ensuite, il traduit en langage humain ce qu'il a entendu dans la langue des esprits. Nombre de choses dites se vérifient, mais tout autant ne se réalisent pas. Asher Rubine ne sait l'expliquer, il ignore de quel trouble il s'agit là. Dans la mesure où il est dans l'ignorance, il se sent mal à l'aise, aussi s'efforce-t-il de ne pas y penser. Les autres disent de cette voyance qu'elle est *ibour*, autrement dit que Haya est visitée par un esprit bon et sacré, qui lui délivre un savoir habituellement inaccessible aux hommes. Asher fait parfois une saignée à Haya, pendant laquelle il évite de la regarder dans les yeux. Il pense que cet acte médical la purifie en faisant baisser la tension dans ses artères et qu'ainsi le sang ne monte plus à son cerveau. Haya, dans sa famille, n'est pas moins écoutée que son père.

Mais ce soir-là, Asher a été appelé pour une vieille femme mourante qui est arrivée chez les Shorr en qualité d'invitée au mariage. Au cours du voyage, elle s'est affaiblie au point qu'ils ont dû la mettre au lit; ils craignent qu'elle ne meure au cours de la cérémonie. Aussi, Asher ne verra-t-il sans doute pas Haya ce soir.

Il entre par la cour boueuse et sombre où sont accrochées par le cou les oies qui viennent d'être tuées après avoir été gavées tout l'été. Il traverse l'étroit couloir, sent des côtelettes mitonnées aux oignons et entend que l'on écrase du poivre au pilon quelque part. Des femmes s'agitent bruyamment dans la cuisine, dont la vapeur chaude des plats

préparés pénètre dans l'air froid de l'entrée, et, avec elle, des effluves de vinaigre, de muscade et de laurier, mais aussi une odeur douceuse et nauséuse de viande fraîche. Du fait de tout cela, l'air d'automne semble encore plus froid et plus désagréable.

De l'autre côté de la cloison en bois, les hommes discutent avec une certaine animosité, comme s'ils se disputaient, on entend leurs voix, cela sent la cire des bougies, mais aussi l'humidité qui imprègne leurs vêtements. Ils sont nombreux, la maison est pleine à craquer.

Des enfants croisent Asher, ils ne lui prêtent aucune attention, excités qu'ils sont par l'approche de la fête. Le médecin traverse une deuxième cour faiblement éclairée par une torche, il y a là un cheval et une voiture. Dans le noir, une personne que Rubine voit mal décharge des sacs qu'elle transporte dans la remise. Quand, un instant plus tard, il en distingue les traits, il sursaute malgré lui, car c'est le paysan en fuite que, cet hiver, l'aîné des Shorr a sorti de la neige plus mort que vif et le visage gelé.

Sur le seuil, il rencontre Iehuda un peu ivre, celui que toute sa famille appelle Lejb. D'ailleurs, Rubine aussi est un sobriquet, car son nom est Asher ben Levi. Mais à présent, dans l'obscurité et la foule d'invités, les noms semblent quelque chose de fluide, de changeant et de secondaire. Après tout, personne ne les portera bien longtemps. Iehuda conduit le médecin sans un mot vers le fond de la maison où il ouvre la porte d'une petite pièce; deux jeunes femmes s'y trouvent occupées à des travaux et, dans le lit près du poêle, est allongée une vieille femme desséchée, entourée de coussins. Les travailleuses accueillent bruyamment Asher avant de se pencher avec curiosité au-dessus du lit pour voir comment il auscultera Ienta.

Celle-ci est petite et maigre comme une vieille poule, sa chair est flasque. Sa cage thoracique bombée est celle d'un oiseau, elle se soulève et retombe rapidement comme chez un nourrisson. Sa bouche entrouverte, cernée de fines lèvres, se replie vers l'intérieur. Il n'en demeure pas moins que ses yeux sombres suivent attentivement les gestes du mire. Quand, après avoir fait partir les indiscrets, Asher soulève la couverture, il découvre qu'elle a la taille d'un enfant et des mains osseuses pleines de fils et de lanières. On l'a entourée de peaux de loup jusqu'au cou. Ces gens croient que la peau du loup réchauffe et redonne des forces.

Quelle idée que d’emmener en voyage cette vieille femme à laquelle ne reste qu’une étincelle de vie, songe Asher. Elle fait penser à un champignon sec, elle a un visage ridé marron que la lumière des bougies creuse un peu plus cruellement, jusqu’à lui retirer lentement son apparence humaine. Le médecin a l’impression qu’encore un peu et il n’y aura plus différence entre elle et les éléments de la nature que sont une écorce d’arbre, une pierre rugueuse ou du bois nouveau.

À l’évidence, la vieille femme a été bien soignée chez ses hôtes. Somme toute, comme Elisha Shorr l’a dit à Asher, le père de Ienta et le grand-père d’Elisha, Zalman Naftali Shorr, celui-là même qui a écrit le célèbre *Tevuos Shor*, étaient frères. Il ne faut donc pas s’étonner qu’elle soit venue au mariage de son parent, puisqu’il y aura des cousins de Moravie et de la lointaine ville de Lublin. Asher s’accroupit près du lit, très bas, et sent aussitôt le sel de la transpiration, mais aussi autre chose – il se demande un moment comment définir cela –, une odeur d’enfant. À l’âge de cette femme, l’on commence à avoir la même odeur que les bambins. Il sait que cette vieille ne souffre de rien de particulier; elle est simplement en train de mourir. Il l’ausculte attentivement et ne constate aucun autre symptôme que ceux de la vieillesse. Son cœur bat irrégulièrement et très faiblement, comme fatigué, sa peau est nette quoique fine et sèche comme du parchemin. Ses yeux sont vitreux, enfoncés. Ses tempes aussi se creusent et c’est signe que la mort est proche. Sa chemise légèrement dégrafée au cou laisse voir des fils et des nœuds. Asher touche son poing fermé qui résiste un moment puis, comme gêné, s’ouvre telle une rose des sables. Il s’y trouve un bout de tissu en soie tout entier recouvert des lettres ויש.

Le médecin a l’impression que la vieille lui sourit de sa bouche édentée, ses yeux sombres, profonds comme des puits, reflètent les flammes des bougies; il lui semble que ce reflet vient à lui de très loin, des profondeurs insondables qui sont en l’être humain.

– Qu’est-ce qu’elle a? demande Elisha qui vient d’entrer brusquement dans la petite pièce.

Asher se met lentement debout pour fixer son visage inquiet.

– Que voulez-vous que ce soit? Elle se meurt. Elle n’assistera pas à la noce, répond-il.

L'expression de son visage parle d'elle-même : pourquoi l'avoir fait voyager dans cet état ?

Elisha Shorr lui saisit le coude et l'attire sur le côté.

– Tu as tes méthodes, des méthodes que nous ne connaissons pas. Aide-nous, Asher. La viande est hachée, les carottes sont épluchées. Les raisins secs ont été mis à tremper dans les saladiers, nos femmes nettoient les carpes. Tu as vu le nombre de nos invités ?

– Son cœur bat à peine, dit Rubine. Je n'y puis rien. Il ne fallait pas l'emmener dans ce voyage.

Le médecin dégage délicatement son coude de la poigne d'Elisha Shorr pour se diriger vers la sortie.

Il considère que la plupart des gens sont des idiots et que c'est la bêtise humaine qui attire la tristesse sur le monde. Il ne s'agit ni d'un péché ni d'une caractéristique avec laquelle naîtraient les hommes, mais d'une mauvaise manière de regarder le monde, d'une appréciation erronée de ce qu'ils voient. Le résultat en est qu'ils perçoivent les objets séparément, chaque élément indépendamment du reste. La vraie sagesse serait de relier tout avec tout pour qu'apparaisse la vraie dimension des choses.

Il a trente-cinq ans, mais il a l'air bien plus âgé. Les dernières années ont voulu qu'il se voûte, que ses cheveux deviennent gris, alors qu'auparavant ils étaient d'un noir de jais. Il a aussi des soucis avec ses dents. Parfois, lorsque le temps est humide, les articulations de ses doigts enflent. Il est fragile et devrait prendre soin de lui-même. Il a réussi à éviter le mariage. Sa fiancée est morte alors qu'il était parti faire ses études. Il ne l'avait pratiquement pas connue, mais le fait l'avait attristé. Ensuite, on le laissa tranquille.

Il est originaire de Lituanie. Comme il était doué, sa famille avait réuni les fonds nécessaires pour lui payer des études à l'étranger. Il était donc parti en Italie, mais n'avait pas terminé sa médecine. Une sorte de faiblesse l'avait terrassé. Il avait juste trouvé assez de forces pour rentrer au pays, mais seulement jusqu'à Rohatyn, où un oncle, Antshel Lindner, taillait les habits des popes orthodoxes, ce qui lui permettait d'être suffisamment riche pour pouvoir l'accueillir sous son toit. Là, Rubine avait commencé à se rétablir. Malgré ses quelques années d'études médicales, il ne découvrit jamais ce qu'il avait eu. Une faiblesse, juste une faiblesse.

Sa main était posée devant lui sur la table sans qu'il trouvât la force de la soulever. Il n'arrivait pas non plus à ouvrir les yeux. Sa tante lui avait enduit les paupières avec de la graisse de mouton mêlée d'herbes plusieurs fois par jour. Peu à peu, la vie était revenue en lui. De même, il retrouva chaque jour un peu plus la science acquise à l'université italienne. Il se mit alors à soigner les gens. Cela se passait bien, mais il se sentait à Rohatyn comme un insecte piégé dans la résine pour l'éternité.

## Au *Beth Midrash*

Elisha Shorr, à qui sa longue barbe donne une allure de patriarche, tient sa petite-fille dans les bras et lui chatouille le ventre avec son nez. La fillette rit joyeusement, laissant voir ses gencives encore sans quenottes. Elle renverse la tête en arrière, son rire emplit la pièce. On dirait un roucoulement de pigeon. Quand des gouttes s'échappent de ses langes pour tomber à terre, le grand-père rend rapidement l'enfant à sa mère, Haya. Celle-ci la confie à d'autres femmes qui l'emportent dans les profondeurs de la maison, laissant derrière elles un filet d'urine sur le bois usé du plancher.

À la mi-journée, Elisha doit sortir dans l'air froid d'octobre pour aller dans l'autre bâtiment où se trouve le *Beth Midrash* et où l'on entend comme toujours s'élever de nombreuses voix masculines; il n'est pas rare que le ton y monte avec impatience et l'on pourrait croire que c'est un bazar plutôt qu'un lieu de savoir et d'étude des livres. Shorr rejoint les enfants en cet endroit où on leur apprend à lire. Sa famille en compte beaucoup, lui-même a déjà neuf petits-enfants. Il pense qu'il faut les encadrer strictement. Le matin se passe en études, lectures et prières. Viennent ensuite le travail au magasin, l'aide qu'ils doivent apporter à la maison, l'apprentissage des choses pratiques telles que faire les comptes ou gérer la correspondance commerciale. Mais on leur demande aussi de s'occuper des chevaux, de réparer dans la maison ce qui doit l'être, de couper du bois pour le chauffage et de l'empiler en tas réguliers. Ils doivent tout apprendre car tout leur sera utile. Un homme doit être

autonome et autosuffisant, il doit savoir un peu tout faire. En fonction de son talent, il développera correctement une activité majeure qui, en cas de besoin, lui permettra de vivre. Aussi faut-il prêter attention à ce qui attire l'enfant, de sorte que l'on ne se trompera pas dans sa formation. Elisha permet aux fillettes de s'instruire également, mais pas à toutes et pas avec les garçons. Il a le regard perçant d'un faucon, il sait pénétrer les esprits pour discerner quelle fillette sera une élève intelligente. Perdre du temps avec les moins capables, les plus futiles, n'est pas nécessaire, elles feront de bonnes épouses et mettront au monde beaucoup d'enfants.

Il y a onze élèves au *Beth Midrash*, presque tous sont les petits-enfants d'Elisha Shorr.

Lui-même aura bientôt soixante ans. Il est mince, vif et tout en muscles. Les garçons qui attendent l'instituteur savent que leur grand-père viendra vérifier comment ils travaillent. Il le fait chaque jour, du moins quand il est à Rohatyn, entre deux voyages d'affaires.

Il passe donc aujourd'hui. À son habitude, il entre d'un pas rapide, deux rides verticales marquent son visage et son expression sévère s'en trouve renforcée. Il ne veut pas pour autant effrayer les enfants, il veille donc à leur sourire. Il regarde d'abord chacun d'eux avec une tendresse qu'il cherche à dissimuler. Ensuite, il s'adresse à eux d'une voix étouffée, un peu rauque, comme s'il la retenait, et il sort de sa poche des grosses noix, réellement énormes, presque de la taille d'une pêche. Les paumes grandes ouvertes, il les met sous le nez des garçons. Ils regardent avec curiosité, persuadés qu'il va les leur distribuer, ils ne devinent pas la ruse. Le vieil homme en casse une dans l'étau vigoureux de sa poigne osseuse, puis il la montre au garçon le plus proche, le fils de Natan.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une noix, répond avec assurance Leïbko.

– De quoi se compose-t-elle ? demande-t-il au suivant, qui est Shlomo.

Celui-là est déjà moins sûr de lui, il regarde son grand-père et ses paupières s'agitent.

– D'une coquille et d'un cœur.

Elisha Shorr est satisfait. Lentement, avec ostentation, il sort un cerneau pour le manger en fermant les yeux et en claquant la langue pour

marquer son plaisir. C'est drôle. Au dernier rang, le petit Izrael éclate de rire en voyant son grand-père rouler des yeux.

– Oh, mais ce serait trop simple, dit Elisha, soudain redevenu sérieux. Regarde, il y a aussi une membrane qui tapisse la coque et une autre qui couvre le noyau.

D'un geste de la main, Elisha incite les garçons à se pencher au-dessus de la noix.

– Venez voir ici.

Il fait tout cela pour leur expliquer ce qu'est la Torah. La coquille correspond à l'explication la plus simple que l'on en donne, ce sont en général des récits, des descriptions de ce qui est arrivé. Ensuite, on va plus profond. Maintenant, les enfants tracent sur leurs ardoises quatre lettres : Peh, Resh, Daleth, Shin. Une fois qu'ils arrivent au bout de leurs efforts, Elisha leur demande de lire à voix haute ce qu'ils ont écrit, toutes les lettres ensemble et chacune isolément.

Shlomo récite un poème, mais il le fait comme s'il n'en comprenait pas du tout le sens :

– P, pshat, est l'exégèse littérale ; R, remez, est l'exégèse symbolique ; D, drash, est ce que disent les sages, l'homélique ; S, sod, est l'exégèse mystique.

Au mot « mystique », il se met à bégayer exactement comme le fait sa mère. Comme il lui ressemble, songe Elisha Shorr, ému. Cette découverte lui remonte le moral, tous ces enfants sont de son sang, en chacun il y a une part de lui, un peu comme s'il était une bûche que l'on fendrait en faisant voler des éclats.

– Comment s'appellent les quatre fleuves qui sortent de l'Éden ? interroge-t-il un garçon mince de visage et aux grandes oreilles décollées.

C'est Hilel, le petit-fils de sa sœur. Celui-ci lui répond aussitôt :

– Le Piquehon, le Guichon, le Hiddekel et l'Euphrate.

Berek Smetankes, l'instituteur, vient d'entrer, il voit une scène qui ne peut que réjouir les yeux de chacun : Elisha Shorr, assis avec les élèves, est en train de leur parler. Berek affiche un visage radieux pour se faire bien voir du vieil homme, il roule des yeux. Sa peau très claire, ses cheveux presque blancs lui valent son surnom de Smetankes, qui veut dire « crème

fraîche». Au fond de lui-même, l'instituteur ressent une peur panique devant ce mince vieillard, il ne connaît personne qui ne le craindrait pas, d'ailleurs. Sauf peut-être les deux Haya, la grande et la petite, sa fille et sa belle-fille. Ces deux-là font de l'ancien ce qu'elles veulent.

– Il y eut autrefois quatre grands sages qui s'appelaient Shimon ben Azaï, Shimon ben Zoma, Elisha ben Avouya et Rabbi Akiva ben Yosseph. Ils sont allés au paradis l'un après l'autre. Ben Azaï a vu et il est mort.

À ces mots, Elisha suspend son récit, il se tait de façon dramatique ; les sourcils levés, il s'assure de l'effet produit par ses paroles. Le petit Hilel ouvre la bouche d'étonnement.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demande le vieil homme aux enfants, mais évidemment aucun d'eux ne lui répond – il lève alors un doigt pour dire : Cela signifie qu'il a plongé dans le fleuve Piquehon, dont le nom signifie « les lèvres qui apprennent l'exégèse littérale ».

Il redresse un deuxième doigt et dit :

– Ben Zoma a vu et il a perdu l'esprit – Elisha fait une grimace qui fait rire les petits. Et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie qu'il est entré dans le fleuve Guihon dont le nom nous informe que l'homme ne voit que le sens allégorique.

Il sait que les enfants ne comprennent pas grand-chose à ce qu'il explique. Peu importe. Ils comprendront plus tard.

– Elisha ben Avouya a regardé et il est entré en dissidence, poursuit-il. Cela signifie qu'il est entré dans le fleuve Hiddekel et qu'il s'est égaré dans les nombreuses significations possibles.

Il pointe ses trois doigts vers le petit Izaak qui commence à gigoter.

– Seul Rabbi Akiva est entré au paradis et en est sorti sans embûche, ce qui signifie qu'en plongeant dans l'Euphrate il a saisi le sens le plus profond, la signification mystique. Tels sont les quatre chemins de la lecture et de la compréhension.

Les enfants regardent avec gourmandise les noix posées devant eux sur la table. Leur grand-père les casse dans ses mains et les leur distribue. Il observe attentivement les garçons tandis qu'ils les mangent jusqu'à la dernière parcelle, et il sort ; ses traits se tirent, son sourire disparaît, Elisha s'engage dans les dédales de sa maison pareille à une ruche, il va voir Ienta.

## Ienta, ou un mauvais moment pour mourir

Ienta est arrivée de Korolówka avec son petit-fils Izrael, et Sobla, l'épouse de celui-ci, tous deux également invités au mariage. Eux aussi sont de la famille, comme tout le monde dans cette maison. Ils vivent au loin, mais sont des proches.

Maintenant, Izrael et Sobla regrettent d'avoir emmené l'aïeule, ils ne se souviennent plus qui en a eu l'idée. Elle le souhaitait, mais peu importe. Ils ont toujours craint cette grand-mère qui dirigeait toute la maison. Il était impossible de lui opposer un refus. Désormais, ils tremblent de la voir mourir dans la demeure des Shorr, au moment du mariage qui plus est, ce qui jetterait à jamais une ombre sur la vie des jeunes mariés. En Ruthénie, lorsqu'ils étaient montés dans le chariot bâché qu'ils avaient loué avec les autres convives, Ienta était encore en parfaite santé, elle s'était d'ailleurs hissée seule jusqu'au siège. Ensuite, elle s'était fait donner du tabac, ils avaient fait la route en chantant jusqu'au moment où, fatigués, ils avaient essayé de s'endormir. À travers la toile sale et abîmée de la bâche, elle regardait le monde qu'ils laissaient derrière eux devenir une ligne tortueuse de routes, de chemins et d'arbres jusqu'à l'horizon.

Ils ont roulé deux jours durant, le chariot les secouait impitoyablement, mais la vieille Ienta le supportait bien. Ils ont dormi chez des parents, à Buczacz, et repris la route dès l'aube le lendemain. Et là, en chemin, un brouillard tellement dense tomba qu'ils en ressentirent tous un profond malaise et ce fut alors que Ienta commença à pousser des gémissements, comme si elle voulait attirer leur attention. Le brouillard est une eau trouble, il transporte diverses forces mauvaises qui perturbent l'esprit de l'homme et de l'animal. Le cheval ne quittera-t-il pas la route pour les mener tous à la rive abrupte de la rivière où ils sombreront dans l'abîme? Des forces inouïes, mauvaises et cruelles ne les attaqueront-elles pas? Un gouffre menant à une caverne, où des gnomes aussi laids que riches gardent des trésors, ne s'ouvrira-t-il pas devant eux? Autant de craintes qui avaient peut-être provoqué la faiblesse de l'aïeule.

À midi, le brouillard s'était levé, ils avaient découvert, non loin, l'énorme et incroyable masse du château de Podhajce. Inhabité, il tombait en ruine. De grandes volées de corneilles tournoyaient au-dessus et, d'instant en instant, revenaient s'abattre sur la toiture à demi effondrée. La brume reculait devant leur croassement effroyable qui se heurtait aux murs et revenait en écho. Izrael et Sobla, son épouse, qui, hormis Ienta, se trouvaient être les plus âgés dans le chariot, décidèrent une halte. Tout le monde descendit pour se reposer en bordure du chemin ; on sortit des petits pains, des fruits et de l'eau, mais l'aïeule ne mangea rien. Elle n'avalait que quelques gouttes d'eau.

Quand ils arrivèrent enfin à Rohatyn, tard dans la nuit, elle ne tenait plus debout et il fallut appeler des hommes pour la porter dans la maison. Ils ne furent d'ailleurs pas très utiles, un seul suffisait. Combien pouvait peser la vieille Ienta ? Quasiment rien. Autant qu'une chèvre maigrichonne.

Elisha Shorr accueillit sa tante avec un certain embarras, il lui donna un bon lit dans une petite chambre et ordonna aux femmes de bien s'occuper d'elle. Cet après-midi, il est venu la voir et maintenant tous deux chuchotent à leur habitude. Ils se connaissent depuis toujours.

Elisha la regarde, soucieux. Ienta sait à quoi il pense.

– L'heure n'est pas appropriée, n'est-ce pas ?

Elisha ne répond pas. Ienta plisse aimablement les paupières.

– Y a-t-il un bon moment pour mourir ? finit par répondre Elisha avec philosophie. ;

Ienta lui dit qu'elle attendra que la foule des invités soit passée, eux dont les respirations embuent les vitres des fenêtres et rendent l'air étouffant. Elle attendra que les convives rentrent chez eux après les danses et la vodka, que l'on ait balayé la sciure sale et lavé la vaisselle. Elisha la regarde apparemment d'un air soucieux, mais ses pensées sont ailleurs.

Ienta n'a jamais aimé Elisha. C'est un homme qui, intérieurement, est comme une maison aux nombreuses pièces ; dans l'une il y a ceci, dans l'autre cela. De l'extérieur, on dirait un bâtiment unique, mais à l'intérieur on voit cette complexité. On ne peut jamais savoir à quoi s'attendre avec lui. Et une chose encore : Elisha est toujours malheureux. Il lui manque toujours quelque chose, il est toujours en demande, il voudrait avoir ce

que d'autres possèdent ou, au contraire, il détient ce que d'autres n'ont pas et qu'il estime inutile. Cela fait de lui un homme aigri et insatisfait.

Ienta étant la plus âgée des convives, tout nouvel arrivant au mariage vient aussitôt la saluer. Des invités lui rendent continûment visite dans la petite pièce au bout du labyrinthe, dans l'autre maison, celle à laquelle on arrive en traversant la cour et qui est bordée par la ruelle du cimetière. Les enfants regardent l'aïeule par les fentes des murs, qu'il serait bien temps de colmater avant l'hiver. Haya passe de longs moments auprès d'elle. Ienta lui prend les mains pour les poser sur son visage, elle touche ses yeux, ses lèvres et ses joues, les petits l'ont vu. Elle lui caresse la tête. Haya lui apporte des gâteries, l'abreuve de bouillon de poule auquel elle ajoute une cuillère de graisse d'oie, et alors la vieille Ienta fait longuement du bruit avec sa langue tant elle apprécie, ensuite elle lèche ses fines lèvres desséchées, mais le gras ne lui redonne pas assez de forces pour qu'elle puisse se lever.

Les Moraves, Zalman et sa très jeune épouse, Szejndel, vont lui rendre visite sitôt arrivés. Depuis Brünn, ils ont roulé trois semaines, ils ont pris par Zlín, Prešov, puis Drohobycz, mais ils ne rentreront pas par la même route. Dans les montagnes, ils ont été attaqués par des paysans révoltés, auxquels Zalman a dû verser une rançon d'importance. Par bonheur, ils ne lui ont pas tout pris. Il rentrera par Cracovie avant la première neige. Szejndel est enceinte, elle vient de le dire à son époux. Elle a des nausées. Elle supporte particulièrement mal l'odeur de *cahvé* et d'épices qui sature la première partie de la vaste demeure des Shorr, celle qui commence par la petite boutique. Elle n'aime pas non plus l'air que dégage la vieille Ienta. Elle a peur de cette femme qui semble être une sauvage avec ses robes étranges et ses poils au menton. En Moravie, les femmes âgées ont plus de tenue, elles portent des coiffes amidonnées et des tabliers propres. Szejndel est persuadée que c'est une sorcière, elle a peur de s'asseoir au bord du lit comme on l'y encourage. Elle craint que quelque chose de la vieille ne passe à l'enfant dans son ventre, une folie ténébreuse, impossible à maîtriser. Elle s'efforce de ne rien toucher dans la pièce dont les relents la rendent malade. D'une manière générale, ces parents de Podolie lui semblent être des sauvages. Pour finir,

on la pousse tout de même vers la vieille : elle s'assied tout au bord du lit, mais prête à s'enfuir.

En revanche, Szejndel apprécie la senteur de la cire (discrètement, elle hume les bougies), et celle de la boue mélangée au crottin de cheval, mais aussi, elle le découvre seulement maintenant, celle de la vodka. Zalman, de beaucoup son aîné, un homme d'âge moyen, bien bâti, ventru, barbu, fier de sa belle et gracieuse épouse, vient de lui en apporter un verre. Szejndel y goutte, mais elle n'arrive pas à l'avaler et recrache par terre.

Quand la jeune femme s'assied, Ienta sort la main de sous les peaux de loup pour la poser sur son ventre alors qu'aucune rondeur n'est encore visible. Oh oui, Ienta voit que sous le sein de Szejndel une âme s'est installée ! Elle est encore floue, difficile à décrire parce que multiple ; en fait, il s'agit d'âmes libres qui sont nombreuses alentour à chercher l'occasion de s'emparer d'un bout de matière libre. Et là, elles caressent cette petite parcelle de vie qui rappelle un têtard, elles regardent à l'intérieur, mais elles n'y voient encore rien de concret, juste des prémices, des ombres. Elles palpent, éprouvent. Elles-mêmes sont des effluences d'images, de souvenirs, de mémoire d'actes, de bribes de phrases, de lettres. Par le passé, jamais Ienta n'avait vu cela aussi clairement. À vrai dire, par moments, Szejndel, elle aussi, est dans un état bizarre, elle aussi sent quelque chose comme des dizaines de mains étrangères qui la palperaient et planteraient leurs doigts en elle. Elle ne veut pas en parler à son mari, elle ne saurait trouver les mots.

Lorsque les hommes s'installent dans une pièce, les femmes se réunissent dans la petite chambre de Ienta qui les contient à peine. Régulièrement, de la cuisine l'une d'elles apporte un peu de vodka, celle du mariage, en secret, comme s'il s'agissait de contrebande, mais cela fait partie de la fête. À l'étroit, excitées par la noce qui s'annonce, elles se lâchent pour s'amuser. Cela ne semble pas déranger la malade – qui est peut-être même ravie de se trouver au centre de leur amusement. Parfois, elles lui jettent un regard inquiet, un sentiment de culpabilité les gagne quand elle s'endort soudain pour se réveiller l'instant d'après avec un sourire infantin. Szejndel observe Haya d'un regard entendu quand celle-ci arrange les peaux de loup sur la malade, lui entoure le cou de

son châle et découvre les très nombreuses amulettes que porte la vieille femme: des petites gourdes sur des ficelles, des bouts de bois couverts de lettres, des figurines en os. Haya n'ose pas les toucher.

Les femmes se racontent des histoires horribles, elles parlent d'esprits, d'âmes égarées, de personnes enterrées vivantes et de signes annonçant la mort.

– Si vous saviez combien d'esprits mauvais guettent le quart d'une goutte de votre sang, vous offririez votre corps et votre âme au créateur du monde, dit Cypa, l'épouse du vieux Notka, qui est considérée comme étant une personne instruite.

– Ils sont où ces esprits? demande l'une des femmes d'une voix effrayée.

Cypa prend alors un bâton qui traîne sur la terre battue et elle en montre le bout.

– Ici! Ici, tous. Regardez attentivement.

Les femmes fixent le bout de bois, leurs yeux louchent d'une manière cocasse; l'une d'elles se met à rire et, à la lumière des quelques rares bougies, elles voient double et triple, mais n'aperçoivent aucun esprit.

## Ce que nous lisons dans le Zohar

Elisha, avec son fils aîné, son cousin Zalman Dobruszka de Moravie et Izrael de Korolówka, lequel enfonce son cou si fort dans ses épaules que chacun voit à quel point il se sent coupable d'être venu avec Ienta, débattent d'une question importante: que convient-il de faire quand un mariage et un enterrement s'annoncent au même moment dans une maison. Les quatre hommes assis se penchent les uns vers les autres. La porte s'ouvre pour laisser entrer le Rabbi Moszko, particulièrement versé dans la Kabbale. Izrael bondit pour l'accueillir et le mener jusqu'au groupe. Il est inutile d'exposer l'affaire au rabbin, il la connaît, tout le monde en parle.

Les hommes chuchotent entre eux, finalement Rabbi Moszko s'exprime:

– Nous lisons dans le Zohar que les deux femmes prostituées qui vinrent trouver le roi Salomon avec l'enfant vivant se nommaient

Mahalath et Lilith, hein ? dit-il en suspendant sa voix comme pour donner le temps aux autres d'avoir sous les yeux le passage correspondant.

– Les lettres du prénom Mahalath ont une valeur numérique de 478 et celles de Lilith 480, hein ? poursuit-il.

Ils hochent la tête. Ils savent déjà ce qu'il va dire.

– Quand un homme prend part à une noce, il rejette la sorcière Mahalath avec ses 478 démons. Quand il prend part au deuil d'un proche, il terrasse la sorcière Lilith et ses 480 démons. Voilà pourquoi nous lisons dans Qohelet 7, 2 : « Mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à la maison du banquet, puisque c'est la fin de tout homme ; ainsi, le vivant y réfléchira. En allant à la maison du deuil, il est vainqueur de 480 démons, dans celle du banquet que de 478. »

Ce qui signifie qu'il convient de repousser le mariage et d'attendre l'enterrement.

Zalman Dobruszka regarde son cousin Elisha d'un air entendu, il lève les yeux au ciel, il est déçu par le verdict. Il ne restera pas là indéfiniment. À Prostějov, en Moravie, il a ses affaires de tabac qu'il ne devrait pas quitter des yeux. Et aussi ses livraisons de vin casher pour tous les Juifs de là-bas, il en a le monopole. Les parents de sa femme, ici, sont de gentilles personnes, mais simples et superstitieuses. Il fait de bonnes affaires turques avec eux, aussi avait-il décidé de venir les voir. Mais il ne va pas s'éterniser. Et s'il neige ? En réalité, la solution proposée ne plaît à personne. Tous veulent la noce, maintenant, immédiatement. Impossible d'attendre, tout est prêt.

Elisha Shorr n'est pas satisfait du verdict non plus. Le mariage doit avoir lieu.

Une fois seul, il fait venir Haya, elle le conseillera, et, tandis qu'il l'attend, il tourne les pages du livre laissé par le révérend Benedykt Chmielowski, dont il ne comprend pas un mot.

## L'amulette avalée

Dans la nuit, alors que tout le monde dort déjà, sur un petit bout de papier, à la lueur d'une bougie, Elisha Shorr écrit :

המתנה, המתנה, המתנה

*Hej-mem-taw-nun-hej. Hamtana: Attendre.*

Haya, en chemise de nuit blanche, se place au milieu de la pièce et se met à décrire dans l'air, autour d'elle, un cercle invisible pour le regard. Elle lève le petit papier au-dessus de sa tête et reste ainsi un long moment, les yeux fermés. Ses lèvres remuent. Elle souffle ensuite plusieurs fois sur le feuillet avant de le rouler soigneusement en un tube minuscule qu'elle place dans une boîte en bois de la taille d'un ongle. Elle reste encore un peu debout en silence, la tête penchée, pour aussitôt après mouiller ses doigts de salive et faire passer une petite lanière dans le trou de l'amulette qu'elle remet à son père. Une bougie à la main, Elisha file à travers la maison endormie, saturée de grincements et de ronflements, par les couloirs étroits vers la pièce où Ienta a été mise au lit. Il s'arrête à la porte pour écouter. Apparemment, rien ne l'inquiète, car il ouvre celle-ci en douceur, elle se laisse faire humblement, sans un son, et le petit intérieur étroit, à peine éclairé par une lampe à huile, apparaît. Le nez pointu de Ienta vise témérairement le plafond et projette sur le mur une ombre arrogante. Elisha doit la traverser pour passer l'amulette au cou de la mourante. Au moment où il se penche au-dessus de sa tante, les paupières de cette dernière s'agitent. Il se fige, mais ce n'est rien, elle doit rêver, son souffle est tellement léger qu'il en est presque imperceptible. Elisha noue les bouts de la lanière autour du cou de la vieille femme et glisse l'amulette sous sa chemise. Il fait ensuite demi-tour sur la pointe des pieds pour sortir sans bruit.

Quand la lumière de la bougie disparaît sous la porte et faiblit dans les fentes de la cloison de planches, Ienta ouvre les yeux et touche l'amulette de sa main affaiblie. Elle sait ce qui y est écrit. Elle arrache le cordon, ouvre la boîte et avale le minuscule bout de papier comme si c'était un cachet.

Ienta est allongée dans la petite pièce où les serviteurs apportent en permanence les manteaux des invités pour les poser au bas du lit. Quand finalement de la musique commence à être jouée quelque part dans la maison, Ienta est presque invisible sous le tas de vêtements. Il faut attendre que Haya arrive pour qu'elle y mette enfin bon ordre, les pelisses atterrissent sur le sol. Haya se penche au-dessus de sa vieille tante

pour écouter sa respiration tellement faible qu'un papillon pourrait, de ses ailes, provoquer un plus grand mouvement d'air. Mais le cœur bat. Haya, les joues un peu rouges à cause de la vodka, pose une oreille contre la poitrine de Ienta, sur les nœuds d'amulettes, de cordons et de lanières. Elle entend un discret baboum, baboum, très lent; les baboums sont distants l'un de l'autre comme les respirations.

– Mamie Ienta! appelle-t-elle tout bas – et il lui semble que les paupières mi-closes frémissent, que les pupilles ont bougé et qu'un semblant de sourire s'est dessiné sur les lèvres.

C'est un sourire égaré, il ondoie, les commissures des lèvres se soulèvent parfois, mais parfois elles retombent, et alors Ienta semble morte. Les mains ne sont pas froides, elles sont tièdes, la peau reste souple, pâle. Haya arrange un peu les cheveux qui s'échappent du foulard, puis se penche vers l'oreille de la vieille femme.

– Est-ce que tu es vivante?

De nouveau, d'on ne sait où, le sourire revient pour tenir un instant et disparaître aussitôt. Le martèlement des pieds et les sons aigus de la musique appellent Haya de loin, aussi embrasse-t-elle Ienta sur sa joue tiède pour courir danser.

Les convives dansent, le bruit rythmé des pas arrive jusqu'à la chambre de Ienta, même si la musique, interceptée par les cloisons en bois, brisée en sons éclatés par les couloirs tortueux, n'est pas audible. On n'entend que le boum, boum, boum des pas de danse et, parfois, des cris et des ovations. Une femme plus âgée devait veiller Ienta, mais elle a fini par s'en aller, attirée par la noce. Ienta, elle aussi, est curieuse de savoir ce qui se passe là-bas. Elle découvre avec étonnement qu'il lui est facile de sortir de son corps pour se placer au-dessus de lui; elle regarde son visage pâle aux joues creuses, ce qui lui procure un sentiment étrange, pour aussitôt s'éloigner en voguant; portée par le souffle des courants d'air, par les vibrations des sons, elle traverse sans peine les parois et les portes de bois.

Tantôt Ienta voit tout d'en haut, tantôt son regard s'en retourne sous ses paupières closes. Il en est ainsi toute la nuit. Elle se soulève, puis elle redescend. Elle oscille à la charnière. Cela la fatigue, et, de fait, elle ne s'est

jamais autant donnée à une tâche, ni pour l'entretien de sa maison ni au jardin. Pourtant, aussi bien l'élévation que la descente sont agréables. Le seul désagrément, c'est ce mouvement sifflant et violent qui cherche à la pousser quelque part au loin, au-delà des horizons, cette force intérieure et brutale avec laquelle il lui serait difficile de se mesurer si son corps n'avait pas été protégé de l'intérieur, et de façon irréversible, par l'amulette.

Il est étrange comme ses pensées parcourent toute la région. C'est le vent, lui dit une voix dans sa tête, la sienne sans doute. Le vent est le regard des morts qui observent le monde de là où ils sont. As-tu jamais vu un champ d'herbes qui salue et s'incline ? C'est qu'un défunt doit précisément le regarder, voudrait confier Ienta à Haya. S'il fallait compter tous les disparus, on s'apercevrait qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les vivants sur terre. Leurs âmes se sont déjà purifiées par leur traversée de nombreuses existences et, désormais, elles attendent la venue du Messie qui viendra achever l'œuvre. Ils regardent tout. Voilà pourquoi le vent souffle en ce bas monde. Il est leur regard attentif.

Après un temps d'hésitation effarouchée, Ienta rejoint, elle aussi, ce vent qui passe au-dessus des maisons de Rohatyn, des petites habitations insignifiantes, des cochers accroupis sur la place à attendre un client, des trois cimetières, des églises catholiques, de la synagogue, de l'église orthodoxe et de la taverne, pour filer plus loin en agitant les herbes jaunies des collines ; il le fait d'abord n'importe comment, sans ordre ni sens, puis comme s'il apprenait les pas d'une danse pour suivre le lit des rivières jusqu'au Dniestr. Là, il s'arrête, car Ienta apprécie la maestria du cours tortueux du fleuve, de ses courbes qui font penser aux traits des lettres Ghimel et Lamed. Ensuite, la vieille femme fait demi-tour, mais nullement à cause de la frontière qui fait alliance avec le fleuve pour séparer deux grands pays. Le regard de Ienta n'a que faire de telles limites.

## Mille et pharaon

Mgr Sołtyk a vraiment un énorme souci. Même ses prières sincères et profondes sont impuissantes face à la déferlante de ses pensées. Ses mains transparent, il se réveille trop tôt le matin, au moment où les oiseaux commencent à chanter, alors qu'il se couche très tard pour des motifs connus. Aussi ses nerfs ne se reposent-ils jamais.

Vingt-quatre cartes. On en donne six à chaque joueur, la treizième carte est placée face visible sur la table, sa couleur détermine l'atout qui bat toutes les autres cartes. Monseigneur ne retrouve son calme que quand il s'assied pour jouer, ou plus précisément quand l'atout est sur la table. Il jouit alors de quelque chose qui ressemble à une bénédiction. Son esprit trouve une véritable stabilité, un merveilleux *aequilibrium*, son regard se concentre sur la table et l'aspect des cartes, il voit tout d'un seul coup d'œil. Sa respiration devient régulière, la sueur ne perle plus sur son front, ses mains s'assèchent pour devenir assurées et rapides, ses doigts mélangent les cartes habilement et les retournent l'une après l'autre. Le moment est délicieux! Oui, monseigneur préférerait ne pas manger, se priver de tous les autres plaisirs de la chair plutôt que de cet instant.

Au mille, il joue avec ses égaux. Dernièrement, le chanoine de Przemyśl pérégrinait par chez lui, ils ont joué jusqu'au petit matin. Jabłonowski,

Łabęcki et Kossakowski sont également ses partenaires de jeu, mais cela ne lui suffit pas. Aussi, ces derniers temps, lui arrive-t-il de se livrer à autre chose. Cela le gêne d'y penser.

Il ôte par la tête sa tenue d'évêque pour enfiler des vêtements communs et se coiffer d'un bonnet. Seul son majordome, Antoni, est au courant, il est comme un proche parent et ne montre jamais aucun signe d'étonnement. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'étonner: un évêque est un évêque, il sait ce qu'il fait quand il demande qu'on le conduise dans ces auberges des faubourgs où il est assuré que l'on jouera au pharaon pour de l'argent. Des marchands de passage, des nobles en voyage, des étrangers, des clercs porteurs de missives et toute sorte d'aventuriers s'installent à table pour jouer. Dans ces relais pas très propres et enfumés, on croirait que tout le monde joue, le monde entier, et que les cartes sont mieux capables d'unir les hommes que la foi ou la langue. On s'installe, on dispose les cartes en éventail et l'ordre des choses est intelligible pour chacun. Et il faut savoir s'y conformer si l'on veut, à la fin, pouvoir rafler la mise. Monseigneur a l'impression qu'il s'agit là d'un nouveau langage qui permet aux gens de fraterniser pour un soir. Quand il n'a plus de liquidités, il fait appeler un Juif, mais il n'emprunte que des petites sommes. Pour les plus importantes, il a des lettres de change émises par les Juifs de Żytomierz, qui sont en quelque sorte ses banquiers et auxquels il atteste chaque emprunt de sa signature.

Quiconque s'assied à la table joue. À l'évidence, monseigneur préférerait une meilleure compagnie, des personnes de son rang, mais d'ordinaire leurs finances ne sont pas brillantes. Ceux qui ont de l'argent, ce sont les commerçants de passage, les Turcs, les officiers et d'autres gens d'on ne sait où. Quand le banquier déverse l'argent sur le tapis et bat les cartes, ceux qui veulent jouer contre lui, les pontes, prennent place avec chacun son propre jeu de cartes. Le joueur en sort une ou plusieurs qu'il place devant lui et pose une somme sur chacune. Après avoir fini de battre sa taille, le banquier découvre toutes ses cartes en disposant la première à sa droite, la suivante à sa gauche, et ainsi de suite jusqu'à épuisement. Celles de droite indiqueront les gagnantes pour lui, celles de gauche pour les pontes. Ainsi donc, si quelqu'un pose devant

lui un sept de pique avec un ducat dessus, alors que chez le banquier le sept de pique est à droite, il perd le ducat. En revanche, si chez le banquier le sept de pique se trouve à gauche, alors le banquier paie au joueur un ducat. La règle connaît des exceptions: la dernière carte, même posée à gauche, fait gagner le banquier. Un ponté ayant gagné à la première joute peut terminer le jeu ou jouer une autre carte, mais il peut aussi jouer à la parlante. C'est ce que fait toujours Mgr Sołtyk. Il laisse l'argent gagné sur la carte dont il corne un coin. S'il perd ensuite, ce n'est que la mise de départ.

Le jeu de pharaon est des plus honnêtes, tout est entre les mains de Dieu. Aucun moyen de tricher.

Aussi quand les dettes de jeu s'accumulent, monseigneur en appelle à Dieu pour qu'il le protège du scandale, au cas où cela viendrait à se savoir. Il réclame une collaboration, puisque Dieu et lui se battent dans la même équipe. Dieu agit néanmoins avec lenteur, parfois il doit vouloir rappeler l'histoire de Job à Mgr Sołtyk. Il arrive alors que ce dernier le maudisse; évidemment, ensuite Son Excellence se repent et demande pardon, n'est-il pas connu qu'il s'emporte facilement? En pénitence, il jeûne et dort avec un cilice.

Nul ne sait encore qu'il a mis en gage ses insignes épiscopaux pour honorer ses dettes. Chez les Juifs de Żytomierz. Ils ne voulaient pas les accepter, il a dû insister pour les convaincre. Quand ils ont vu ce qui se trouvait dans le coffre de l'évêque, recouvert par discrétion de toile de jute, ils ont fait un bond en arrière et se sont mis à jérémier, à se lamenter, à agiter les bras comme s'ils venaient de voir Dieu sait quoi.

– Je ne peux pas prendre ça, déclara le plus âgé d'entre eux. Pour vous cela vaut plus que de l'argent et de l'or, pour moi ne compte que le métal précieux. Et si l'on trouvait ces choses chez nous, je ne donnerais pas cher de notre peau!

Ils jérémiaient ainsi, mais monseigneur s'obstina, il haussa le ton jusqu'à les effrayer. Ils prirent ses mitre, croix et crosse, et lui versèrent l'argent sonnante.

Or, monseigneur, n'ayant pas récupéré ses liquidités au jeu, veut désormais leur reprendre ses insignes, quitte à envoyer des hommes en

armes pour ce faire. Les Juifs garderaient ses objets précieux sous leur plancher. Si cela se savait, ce serait la fin de Mgr Sołtyk. Aussi est-il prêt à tout pour que les insignes épiscopaux regagnent sa résidence.

En attendant, il essaie de gagner au pharaon et compte sur l'aide divine. Évidemment, au départ, tout va bien.

La pièce est enfumée, ils sont quatre à la table de jeu: monseigneur, un voyageur vêtu à l'allemande mais parlant bien le polonais, un noble du coin qui parle le ruthène et jure en ruthène. Ce dernier est avec une jeune fille, presque une enfant, qui est assise sur ses genoux. Quand il perd, il la repousse; quand il gagne, il l'attire à lui pour caresser sa poitrine quasi dénudée, ce que l'évêque observe avec réprobation. Il y a aussi un marchand qui a l'air d'un Juif converti. À celui-là aussi, les cartes sont favorables. Avant chaque distribution, l'évêque est absolument certain que désormais ses cartes seront du côté gagnant, et sa consternation est totale de voir qu'elles se retrouvent du côté perdant. Il n'en croit pas ses yeux.

### *Polonia est paradisus Judaeorum...*

Mgr Kajetan Sołtyk, évêque coadjuteur de Kiev, fatigué après une mauvaise nuit, vient de renvoyer son secrétaire pour écrire une lettre de sa propre main à Mikołaj Dembowski, l'évêque de Kamieniec.

C'est avec précipitation et de ma propre plume que je vous entretiens, Cher Ami, pour vous mander que je me porte bien de corps, mais ma fatigue est extrême par le fait de soucis croissants qui me viennent de toute part, au point que je me sens parfois aux abois tel un animal sauvage. Nombreuses sont les fois où vous vîntes à mon aide, aussi je m'adresse de nouveau à vous comme à un frère de sang au nom de notre longue amitié, qu'il serait vain de chercher ailleurs. *Interim...*

Cependant... cependant... Il ne sait plus quoi écrire. Comment se justifier? Dembowski ne joue pas aux cartes, il ne peut pas comprendre.

Mgr Sołtyk est soudainement gagné par un profond sentiment d'injustice, il sent dans sa poitrine une pression douce et chaude, sans doute est-ce elle qui dissout son cœur pour le transformer en quelque chose de mou et de coulant. Il se souvient tout à coup du jour où il prenait en charge l'évêché de Żytomierz, de sa première arrivée dans la ville sale et boueuse, cernée de tout côté par les forêts... Ses pensées affluent à présent sous sa plume avec aisance et célérité, son cœur redevient une chair ferme et il retrouve son énergie. Mgr Kajetan Sołtyk écrit :

Vous vous souvenez qu'alors que j'étais intronisé à Żytomierz tous les péchés jouissaient d'une grande popularité en ce lieu. Ne serait-ce que la polygamie, une situation des plus communes. Les hommes vendaient leurs femmes pour cause de mauvaises actions et en prenaient d'autres. L'adultère et la luxure n'étaient nullement considérés comme répréhensibles et il paraîtrait qu'à la noce, déjà, les époux se promettaient une liberté réciproque à cet égard. En outre, il n'y avait aucune observance des devoirs de la religion, de ses commandements. Le péché et le stupre étaient partout avec en sus la pauvreté et la misère.

Je vous remémore donc scrupuleusement que le diocèse était divisé en trois doyennés. Celui de Żytomierz : 7 paroisses, 277 villages et bourgs ; celui de Chwastowo : 5 paroisses, 100 villages et bourgs ; celui d'Owruć : 8 paroisses, 220 villages et bourgs. Tout cela ne réunissant que 25 mille âmes chrétiennes. Mes revenus de ces modestes biens épiscopaux n'atteignaient pas 70 000 zlotys polonais ; c'est autant dire rien, eu égard à mes dépens pour le Consistoire et l'école diocésaine. Vous savez par vous-même ce que rapportent des biens aussi misérables. Au titre de ma charge épiscopale, je ne tire de revenus que des villages de Skryhylówka, Wepryk et Wolica.

Sitôt après mon arrivée, je me préoccupai en tout premier lieu des finances. Il apparut que la cathédrale possédait en capitaux offerts par les dévots une somme de 48 000 zlp. L'argent était placé dans des biens privés et une somme avait été prêtée aux Juifs, ceux du *Kahal* de la ville de Dubno, elle rapportait annuellement une rente de 3 337 zlp. Mes dépenses, quant

à elles, étaient énormes : entretien de l'église, pensions des quatre vicaires, des servants de l'église, et cætera.

Le Chapitre, quant à lui, était doté modestement, divers placements pour un total de 10 300 zlp lui apportaient annuellement 721 de rente. Le village offert par le prince Sanguszko ajoutait un revenu de 700 zlp, mais le propriétaire du village de Zwiniacz ne payait plus depuis trois ans les dividendes des 4 000 zlp empruntés. La somme offerte par un certain officier Piotr restait entre les mains du chanoine Zawadzki, qui ne l'avait ni placée, ni n'en payait les dividendes. Il en était de même avec la somme de 2 000 zlp restée chez le chanoine Rabczewski. Pour résumer, le désordre était grand et je me hâtai de restaurer les finances.

Ce que je fis, vous avez pu, mon fidèle Ami, l'apprécier par vous-même. Vous me rendîtes visite et vous le vîtes. Actuellement, je termine la construction d'une chapelle et de brusques dépenses assèchent ma caisse, mais les choses vont dans la bonne direction, aussi je vous conjure, mon Ami, d'entrer dans mes intérêts et de me prêter quelque 15 000 zlp que je vous rendrai sitôt Pâques. L'esprit d'offrande que je sus susciter chez les fidèles aura assurément ses effets au temps de Pâques. Ainsi, par exemple, Jan Olszański, le *subcamerarius* de Słuck, a placé le somme de 20 000 sur ses propriétés de Brusilów et il en destine la moitié des rentes au Chapitre de la cathédrale et l'autre à accroître le nombre des missionnaires. Głębocki, le *pocillator* de Braclaw, offre 10 000 zlp pour payer une nouvelle cure et un autel à la cathédrale, ainsi que 2 000 zlp pour le séminaire.

Je vous mande tout cela car je fais de grandes affaires et je veux vous donner l'assurance que votre emprunt sera couvert. Je me suis fourvoyé en quelques questions malheureuses avec les Juifs de Żytomierz, et comme l'impudence de ceux-ci ne connaît aucune limite, j'aurais besoin de cet argent au plus vite. Il est étonnant que dans notre *Respublica* les Juifs puissent contrevenir aussi manifestement aux lois et aux bons usages. Ce n'est pas en vain que nos papes Clément VIII, Innocent III, Grégoire XIII ou Alexandre III ordonnaient en permanence de brûler leurs talmuds, mais quand finalement nous voulûmes le faire chez nous, il y eut jusqu'aux autorités civiles qui nous firent opposition.

C'est chose inouïe que nous ayons chassé les Tatares, les ariens, les hussites, et que l'on oublie de chasser les Juifs alors même qu'ils sucent notre sang. À l'étranger, ils ont déjà leur dicton nous concernant : *Polonia est paradisis Judaeorum...*

## La cure de Firlej et le berger pécheur qui y vit

Cet automne est comme un napperon brodé par des fils invisibles, songe Elżbieta Drużbacka tandis qu'elle roule dans la calèche prêtée par le staroste. Les profonds sillons marron des labours dans les champs, avec leurs lignes plus claires de terre séchée, et en sus les branches noirâtres auxquelles s'accrochent encore les feuilles les plus tenaces, créent un panorama de taches colorées. Et par endroits, l'herbe a gardé son vert tendre, comme si elle avait oublié que, fin octobre, il gèle la nuit.

La route est droite comme une flèche, elle longe la rivière. Sur la gauche, une combe sablonneuse témoigne d'un éboulement provoqué par une ancienne catastrophe. On y voit des charrettes de paysans venus chercher du sable jaune. Des nuages nerveux flottent dans le ciel, il fait tour à tour sombre et gris, puis un soleil vif apparaît soudain qui rend tous les objets sur terre effroyablement nets et tranchants.

Mme Drużbacka pense à sa fille, qui attend son cinquième enfant; elle se dit que c'est auprès d'elle qu'elle devrait être en ce moment, au lieu de pérégriner avec cette comtesse excentrique en terre inconnue, et, à cette heure, de se rendre chez un révérend père à tout faire. Malheureusement, ces voyages la font vivre – quand bien même on imaginerait qu'être poète est une activité sédentaire où l'on cultive son jardin plutôt que l'existence de quelqu'un qui court les routes.

Le curé de Firlej l'attend au portail. Il saisit les rênes du cheval comme s'il attendait cette visite avec impatience, puis il prend aussitôt Mme Drużbacka par le bras pour la conduire au jardin jouxtant la maison.

– Après vous, Madame.

La cure se trouve sur une route passante. C'est un manoir en bois, bien entretenu et joliment blanchi à la chaux. On voit que, durant la belle saison, il était entouré de massifs de fleurs. Ils sont désormais aplatis en coussins jaunis auxquels déjà une main met de l'ordre. Une partie des tiges flétries a été regroupée sur un tas qui ne fait encore que fumer, manifestement le feu ne se sent pas rassuré dans cet air tellement humide. Deux paons déambulent avec fierté sur les chaumes. L'un est déjà vieux, rabougri, il ne reste que peu de plumes à sa queue. L'autre est sûr de lui, il accourt vers Mme Drużbacka et heurte sa robe avec tant d'agressivité qu'elle fait un bond, effrayée.

Elle jette un œil au jardin, il est magnifique, chaque rangée est tirée au cordeau, des pierres rondes bordent l'allée, l'ensemble est dessiné selon le meilleur art du jardinage : le long de la haie sont plantées des roses pour la liqueur, mais aussi, sans doute, pour décorer l'église de couronnes ; plus loin il y a de l'angélique, de la pimpinelle, un arbre à encens. Le thym, la mauve, l'asaret et la camomille poussent entre les cailloux. Il ne reste plus beaucoup de ces plantes sur pied, mais de petites pancartes en bois avec leurs noms informent de leur présence estivale.

Depuis la cure, on accède à un petit parc en suivant une allée soigneusement ratissée que bordent des sculptures. Le socle de ces bustes porte une signature gravée dans la pierre. Il y a en outre, à l'entrée du jardin, une planche portant une inscription assez maladroite. À l'évidence, le père Benedykt s'est chargé seul de l'y inscrire :

Le corps humain est puanteur  
Sauve-le, ô jardin, de tes senteurs

Drużbacka grimace à lecture de ces vers.

Le terrain n'est somme toute pas très grand ; il y a un endroit où il descend vers la rivière de façon assez abrupte, mais là aussi le prêtre a ménagé une surprise : des marches de pierre mènent à un petit pont

qui enjambe un tout petit ruisseau au-delà duquel s'élève une église très haute, massive, sinistre. Elle domine des masures couvertes de chaume.

En descendant, Mme Drużbacka remarque un lapidarium de part et d'autre de l'escalier, il lui faut s'arrêter à chaque pierre pour en lire l'inscription.

*Ex nihil orta sunt omnia, et in nihilum omnia revolvuntur.* «Du néant tout est venu, vers le néant tout retournera», lit-elle. Soudain, elle est prise d'un frisson à cause du froid mais aussi de ces mots gravés sans grande habileté dans la pierre. À quoi bon tout cela? Tous ces efforts? Ces chemins et ces petits ponts, ce jardinet, ce puits, ces marches et ces inscriptions?

Le père Benedykt la mène maintenant à la route par un chemin caillouteux et ils contournent ainsi la propriété, heureusement pas très grande. La pauvre Mme Drużbacka ne s'attendait sans doute pas à pareille tournure des événements. À vrai dire, elle porte de bonnes chaussures en cuir, mais elle a eu froid dans la calèche et elle aurait préféré coller son vieux dos contre un poêle que courir la campagne. Après cette promenade obligatoire, son hôte finit par l'inviter à entrer; à la porte de la cure, une plaque gravée, assez grande, informe :

Benedykt, avec pour nom Chmielowski  
 Berger pécheur à Firlej égaré  
 De Podkamień, il fut le curé  
 Et de Rohatyn le doyen notamment  
 Plus que chronique, il mérite châtement  
 Devenu non chanoine, mais poussière  
 À vous tous, il demande des prières  
 Pour que de ses péchés il ne soit mortifié  
 Un Notre Père, un Ave  
 Le rassasieront pour l'éternité.

Tout à son étonnement, Elżbieta Drużbacka regarde le père Benedykt.

– Comment donc? Vous prépareriez-vous d'ores et déjà à mourir?

– Mieux vaut prendre toutes ses dispositions pour ne pas infliger un surcroît de travail à nos malheureux parents. Je veux être assuré de ce que l'on peindra sur ma tombe. Car si je ne m'en charge pas moi-même, ce seront des sottises. Comme cela, je n'ai plus à m'en faire.

Fatiguée, Mme Drużbacka s'assied, elle cherche du regard une boisson, mais il n'y a sur la table que quelques papiers. La demeure sent l'humidité et la fumée. Cela doit faire longtemps que les cheminées n'ont pas été ramonées. Le fond de l'air est froid. Un haut poêle en faïence blanche occupe un angle de la pièce, devant lui est posé un panier plein de bois, mais le feu a été allumé trop peu de temps auparavant, la pièce ne s'est pas encore réchauffée.

– Ce que j'ai eu froid, dit Elżbieta Drużbacka.

Avec une grimace, comme s'il venait d'avaler une chose avariée, le père Benedykt ouvre rapidement la crédence pour en sortir une carafe en cristal taillé et des verres.

– La palatine Kossakowska ne m'est pas inconnue... commence-t-il à dire non sans quelque hésitation en versant la liqueur. J'étais familier de la plus âgée de ses sœurs...

– Mme Jabłonowska sans doute? répond Elżbieta Drużbacka, distraite, tandis qu'elle trempe les lèvres dans la boisson sucrée.

Une femme bien en chair et très gaie entre dans la pièce, ce doit être la gouvernante du curé, elle apporte un plateau avec deux bols de soupe fumante.

– A-t-on idée de traîner ainsi dans le froid une invitée, lance-t-elle sur un ton de réprimande – et le reproche dans son regard met manifestement mal à l'aise l'ecclésiastique. Mme Drużbacka, quant à elle, s'anime visiblement. Bénie soit cette grosse gouvernante salvatrice!

La soupe est épaisse, faite de légumes avec en plus des *kluski* qui surnagent. Ce n'est que maintenant que le père doyen remarque les chaussures boueuses d'Elżbieta Drużbacka et son dos voûté; il voit qu'elle tremble de tout son corps et, par réflexe, il fait un geste comme s'il allait l'entourer de son bras, mais, bien sûr, il s'abstient.

Un chien de taille moyenne, aux oreilles tombantes, au pelage touffu, ondulant, couleur châtain, bondit dans la pièce à la suite de sa maîtresse.

Il renifle avec sérieux la robe de Mme Drużbacka. Quand celle-ci se penche pour le caresser, elle aperçoit les chiots qui le suivent en courant; il y en a quatre, tous différents. La gouvernante veut les chasser et de nouveau ne manque pas d'adresser un reproche au curé, qui a oublié de fermer la porte. Mme Drużbacka demande que l'on permette aux chiens de s'attarder. Ils resteront ainsi jusqu'au soir, de préférence couchés près du poêle qui finit par être assez chaud pour que l'invitée puisse retirer sa veste doublée de fourrure.

Elżbieta Drużbacka regarde le père Benedykt et perçoit soudain à quel point est esseulé cet homme vieillissant, négligé, qui veut l'étonner comme un petit garçon. Il pose la carafe sur la table, regarde les verres sous la lumière pour vérifier leur propreté. Sa soutane fatiguée, un peu déchirée aux ourlets, en camelot laineux, s'est usée sur le ventre où elle luit d'une tache plus claire. Allez savoir pourquoi, Elżbieta Drużbacka s'en émeut. Elle doit détourner le regard, aussi prend-elle sur ses genoux l'un des chiots, une femelle, celle qui ressemble le plus à sa mère. La petite chienne se met aussitôt sur le dos, montrant son ventre délicat. Mme Drużbacka parle de ses petits-enfants, rien que des filles, mais peut-être fait-elle de la peine au père Benedykt avec cela? Lui l'écoute, distrait, son regard parcourt la pièce comme s'il cherchait encore quelque chose qui pourrait surprendre son invitée. Ils mettent les lèvres simultanément dans la liqueur maison du doyen, et Mme Drużbacka hoche la tête pour signaler combien elle savoure la boisson. Arrive enfin l'heure du plat principal, les verres et la carafe sont repoussés, le père Chmielowski pose avec fierté son ouvrage devant son invitée. Elle lit à voix haute :

– *La Nouvelle Athènes ou Académie pleine de Toute Science, Selon Divers Titres ou Catégories présentée. Érigée en Mémorial pour les Sages, Instruction pour les idiots, Exercice pour les Politiciens, Distraction pour les Mélancoliques...*

# NOWE ATENY, ALBO AKADEMIA

WSZELKIEY SCYENCYI

P E Ł N A,

Na różne TYTULY iak ná CLASSES  
P O D Z I E L O N A:

MADRYM dla Memorysu, IDIOTOM dla Nauki, POLITY-  
KOM dla Praktyki, MELANCHOLIKOM dla rozrywki

E R Y G O W A N A. *del.*

CZĘŚC WTORA. *15009*

Ta Część Świat cały z wśelką stawi ciekawością,  
Zwierciadło Geniuszów, z Języków mnogością,  
Co ich iest ná tym Świecie, iak się rozrodziły:  
Zakony, co się w Pierwśey Części opuścily.  
To wśytkó stało się wielką pracą y własnym kóśttem Autora tu *enigmaté*  
wyráconego:

*Imię mi Dobrzezwożon, á Názwiśko piante,*

*Tamto mi od Kościół, te od Prządliwa zólane.*

To iest: przez Xiędzá BENEDYKTA CHMIEŁOWSKIEGO Dziekáńá Roha-  
tyłńkiego Frléwóńkiego y Podkámienieckiego Páłterza.

*Robótá Wóśólony Prządwióczyńy Mądrosći 1746,*

w DRUKARNI J.K.M.C.I. Colleg. Leop. Societatis JESU.

75499

Le père doyen, confortablement installé dans son fauteuil, avale d'un trait son verre de liqueur. Mme Družbacka pousse un soupir admiratif.

– Un titre magnifique, il est très difficile de donner un bon titre.

Le père répond modestement qu'il voudrait rédiger un compendium de savoir qui servirait dans toutes les maisons. Il y aurait un peu de tout dans cet ouvrage, de sorte que quiconque, ignorant une chose, pourrait l'ouvrir pour trouver une réponse. Géographie, médecine, langues humaines, usages, mais aussi flore et faune, curiosités de tout acabit.

– Imaginez, Madame, avoir tout sous la main, dans chaque bibliothèque. L'ensemble du savoir humain réuni.

Il en a déjà collecté beaucoup pour l'insérer dans les deux volumes publiés. Désormais, en plus du latin, il projette d'apprendre l'hébreu pour découvrir diverses choses intéressantes. Mais les livres juifs se trouvent assez difficilement, il faut les solliciter auprès de leurs propriétaires juifs et, en outre, peu de chrétiens savent lire cette langue. Pour l'instant, le père Pikulski a daigné lui expliquer une chose ou l'autre, mais lui-même, ne connaissant pas la langue, n'a pas vraiment accès à ce savoir.

– Le premier volume est paru à Lwów, chez un certain Golczewski... dit-il.

Mme Drużbacka joue avec le chien.

– En ce moment, je rédige le supplément aux deux premiers volumes, donc les tomes trois et quatre, et je pense en avoir terminé alors avec la description du monde, ajoute le père Benedykt.

Que pourrait dire Elżbieta Drużbacka? Elle repose le chiot pour prendre le livre sur son giron. Certes, elle l’a lu à la cour des Jabłonowski, ils en avaient la première édition. L’ouvrage s’ouvre sur le chapitre consacré aux animaux et elle y trouve un texte concernant les chiens. Elle lit tout haut:

– « Chez nous à Piotrków, il y avait un chien tellement joueur que, sur ordre de son maître, il emportait un couteau à la cuisine où il le frottait de ses pattes, le rinçait dans l’eau, puis l’apportait à son maître. »

– C’est précisément sa mère qui a fait cela, dit le père Benedykt réjoui en montrant sa chienne.

– Pourquoi y a-t-il autant de latin, mon bon ami? demande soudain Mme Drużbacka. Tout le monde ne l’entend pas.

L’ecclésiastique s’agite, mal à l’aise.

– Comment donc? Tous les Polonais parlent le latin avec aisance, comme s’ils étaient tombés dedans à la naissance. La nation polonaise est celle de *gens culta, polita*, elle est de toute sagesse *capax*, voilà pourquoi elle se plaît avec raison en langue latine et l’exprime le mieux. Nous ne prononçons pas comme les Italiens, qui disent « Rédjina ». Nous n’abîmons pas le latin comme les Allemands ou les Français en prononçant le nom de Jésus-Christ.

– De quels Polonais parlez-vous cher révérend? Les dames, par exemple, entendent rarement le latin, dans lequel elles n’ont pas été instruites. Les bourgeois ne connaissent guère le latin, et pourtant vous voulez que les états inférieurs vous lisent... Jusqu’au staroste qui traduit le latin en français. Il me semble que, dans la nouvelle édition, il conviendrait de désherber le texte de ces latinismes aussi proprement que l’est votre jardin de chiens.

L'ecclésiastique est désagréablement surpris par une critique pareille. La dame qu'il reçoit semble s'intéresser plus aux chiens qu'à ses livres.

Le soleil est sur le point de se coucher quand Mme Drużbacka remonte dans sa calèche ; le père Benedykt lui tend un panier avec deux chiots. Quand elle arrivera à Rohatyn, il fera nuit.

– Vous pourriez passer la nuit dans ma modeste demeure, dit le prêtre en fait furieux contre lui-même de prononcer ces paroles.

Le véhicule part, le curé de Firlej se sent décontenancé, il ne sait que faire. Il avait accumulé en lui plus de forces que n'en demandaient ces deux heures, il en avait une réserve pour une journée, une semaine. Quelques planches de la palissade, près des roses trémières, se sont effondrées, un vilain trou reste béant ; aussi, sans se poser plus de questions, le père Benedykt décide-t-il d'y remédier dans la foulée. Mais soudain il se fige, et, déjà, il se sent assailli de tout côté par l'inertie et le doute. Une sorte de décomposition gagne ce qui, jusque-là, restait innommé, le chaos s'installe, tout se met à pourrir avec les feuilles, à enfler sous ses yeux. Il s'oblige encore à fixer les planchettes, quand, brusquement, cela lui semble par trop difficile, elles lui tombent des mains sur la terre humide. Le père Benedykt se dirige vers la maison ; dans l'entrée sombre, il enlève ses chaussures, gagne sa bibliothèque ; la pièce basse de plafond avec ses poutres apparentes semble soudain l'étouffer. Il s'assied dans son fauteuil, le poêle ronfle désormais et les carreaux blancs émaillés deviennent peu à peu brûlants. Il regarde le livre de cette femme d'un certain âge, le prend entre ses mains, en hume l'odeur, celle de l'encre d'imprimerie qui persiste encore. Il lit :

... à la vérité, terrible, desséchée et par trop pâle,  
 Aux articulations enserrées par les veines tel du fil de fer,  
 À l'évidence, jamais elle ne dort ni ne boit ni ne mange,  
 Ses entrailles paraissent sous ses côtes déformées,  
 Des trous profonds sont là où les yeux étaient,  
 Du goudron semble versé là où le cerveau habitait.

– Protège-nous, Seigneur, de tout mal, murmure le père Benedykt, avant de reposer le livre – cette femme lui avait paru tellement sympathique...

Tout à coup, il sait qu'il doit retrouver l'enthousiasme juvénile qui le porte à écrire. Autrement, il sera perdu, il se désagrègera dans l'humidité automnale comme ces feuilles qui jonchent le sol.

Il s'assied à sa table, glisse ses pieds dans le chauffe-pieds en peau de loup que sa gouvernante lui a cousu pour qu'il n'ait pas froid quand, des heures durant, il reste assis à écrire. Il prend du papier, taille sa plume, se frotte les mains pour les réchauffer. À cette époque de l'année, il a toujours l'impression qu'il ne passera pas l'hiver.

Le curé de Firlej, doyen de Rohatyn, ne connaît le monde que par les livres. Chaque fois qu'il s'installe dans sa bibliothèque et ouvre un in-folio imposant ou un petit elzévir, c'est toujours comme s'il partait en voyage vers un pays inconnu. Cette métaphore lui plaît, aussi sourit-il et déjà cherche à l'inclure dans une phrase bien tournée... Il lui est plus facile de parler du monde, dans ses écrits, que de lui-même. Toujours occupé, il ne s'est pas inquiété de sa personne, il n'a pas noté les événements de sa vie, et, maintenant, il a l'impression de ne pas avoir de biographie. Si cette dame qui écrit des vers tellement sinistres lui avait demandé qui il était, comment il avait passé ses années, qu'aurait-il répondu? Voudrait-il le rédiger que cela ne serait guère imposant, pas plus de quelques pages, et donc pas un livre, pas même un petit elzévir, juste une brochure, un feuillet, la petite vie d'un non-saint, illustrée d'une image. Ni pérégrinant, ni observateur de pays lointains.

Il trempe sa plume dans l'encre et la tient un moment en l'air au-dessus de sa feuille, puis, avec panache, il commence :

Histoire de la vie du Rév. Père Benedykt Chmielowski, avec Nałęcz pour blason de Famille, curé de Firlej, Podkamień et Janczyn, doyen de Rohatyn, en sa misérable bergerie indigne pasteur, écrite de sa propre main et sans se prévaloir d'un polonais élevé pour ne pas voiler le sens, dédiée au Lecteur *ad usum*.

Le titre prend une demi-page, aussi saisit-il une nouvelle feuille, mais sa main semble engourdie, elle ne veut ou ne peut plus rien écrire. Au moment où il écrivait « au Lecteur », il a vu Mme Drużbacka, cette femme d'un certain âge, mince, à la peau fraîche et aux yeux expressifs. Il se promet de lire ses poèmes, mais n'en attend pas grand-chose. Futilité. Il doit y avoir de la futilité et des cohortes impossibles de dieux grecs dans ses vers !

Il est triste qu'elle soit repartie.

Après avoir pris une nouvelle feuille, il trempe sa plume dans l'encre. Qu'écrire à présent, se demande-t-il. L'histoire de sa vie est l'histoire des livres qu'il a lus et écrits. Sa mère, voyant son attrait pour la lecture, l'envoya à quinze ans chez les jésuites de Lwów. Cette décision améliora considérablement ses relations avec son beau-père, qui ne l'aimait pas. À partir de ce moment-là, ils ne se rencontrèrent pratiquement plus. Ensuite, il rejoignit le séminaire pour être bientôt ordonné prêtre. Son premier poste fut à la cour des Jabłonowski comme précepteur de Dymitry d'à peine cinq ans son cadet. Il y apprit comment paraître plus âgé qu'on ne l'est et comment parler en ayant toujours l'air de faire la leçon, ce que, depuis, certains ne cessent de lui reprocher. On lui permit d'utiliser la bibliothèque de son protecteur, importante en soi, et il y découvrit Kircher et l'*Orbis pictus* de Komenský. Qui plus est, sa main, servante capricieuse, s'impatientait pour écrire, surtout le premier printemps qu'il passa là-bas ; une saison humide et étouffante, en particulier lorsque Son Excellence Joanna Maria Jabłonowska, la mère de Dymitry et l'épouse du duc (détail que Benedykt voulait oublier), se trouvait à proximité. Épris d'elle à en mourir, tout à ses sentiments, absent par l'esprit, en état de faiblesse, il se livra un terrible combat. Pour ne rien laisser voir, il se consacra entièrement au travail et écrivit un livre de messe pour sa bien-aimée. Par ce subterfuge, il réussit à instaurer une distance avec elle, à la rendre en quelque sorte moins dangereuse, à en faire une sainte, un ange, et quand il lui remit le manuscrit (quelques bonnes années avant qu'il ne fût édité à Lwów pour devenir renommé

et connaître plusieurs éditions encore), il se sentit comme s'il l'avait épousée, s'était uni à elle et lui donnait l'enfant de cette union : le livre de prières, *Ordinaire de toute l'année*. Ainsi comprit-il que l'écriture était salutaire.

Joanna était à un âge dangereux pour beaucoup d'hommes, entre celui de leur mère et celui de leur maîtresse. L'attrait érotique de la maternité n'était donc pas suffisamment manifeste, on pouvait y baguenauder à loisir, imaginer avoir le visage plongé dans la douceur des dentelles, le discret parfum de rose et de poudre, sentir la délicatesse du duvet de pêche d'une peau qui n'est plus si ferme et tendue, mais chaude, douce et souple comme du daim. Par l'intermédiaire de la duchesse, le père Benedykt obtint du roi Auguste II la cure de Firlej et il prit possession de cette petite paroisse à vingt-cinq ans, le cœur brisé. Il y trimbala sa bibliothèque à laquelle il donna de belles vitrines sculptées. Il possédait quarante-sept volumes, il en emprunta d'autres aux bibliothèques conventuelles et épiscopales, comme à celles des palais de magnats, où, en général, ils n'avaient jamais été ouverts, leurs feuillets jamais séparés, pour n'être que des souvenirs d'expéditions à l'étranger. Ses deux premières années en paroisse furent difficiles. Surtout les hivers. Il s'abîma la vue car l'obscurité s'installait vite et lui ne pouvait pas s'arrêter de travailler. Il rédigea deux étranges petits livres, *Fuite par l'intermédiaire des saints vers Dieu* et *Expédition dans l'autre monde*, qu'il n'osa pas publier sous son nom. Contrairement au livre de prières, ils ne firent pas de grande carrière, mais disparurent. Le père Benedykt en conserve quelques exemplaires, ici à Firlej, dans un coffre spécial qu'il a fait couvrir de métal et munir de bonnes fermetures pour prévenir les dommages d'un incendie, d'un vol ou de tout autre cataclysme dont les simples bibliothèques des hommes ne savent pas se protéger. Il se souvient très exactement du format de l'*Ordinaire* et de l'odeur de sa modeste reliure en cuir foncé. C'est étrange, mais il se souvient aussi du toucher de la paume de Joanna Jabłowska ; la duchesse avait une habitude, elle recouvrait de sa main celle de Benedykt lorsqu'elle voulait le calmer. Une chose encore, il se rappelle la douceur délicate de

sa joue fraîche quand un jour, complètement fou d'amour, il avait osé l'embrasser.

Voilà tout ce qu'il y avait à dire de sa vie, cela ne prendrait guère plus de place que le titre. Sa bien-aimée était morte avant que ne paraisse *La Nouvelle Athènes*, ouvrage également écrit par amour.

L'étrange dessein de Dieu manifesté ces derniers jours l'avait sans doute impliqué pour qu'il commence déjà à se remémorer son existence. Dans les traits de la palatine Kossakowska, il avait reconnu ceux de sa sœur aînée, la duchesse Jabłonowska, au service de laquelle Mme Drużbacka avait passé de longues années. Elle avait même assisté à sa mort, lui confia-t-elle. Le père Benedykt en fut troublé, car cela faisait de Mme Drużbacka un émissaire du passé. Le grain de peau, la joue, la paume de la défunte s'étaient déportés sur elle. Plus rien n'était intense et coloré, chaque chose était diluée, sans contours. À la façon d'un rêve qui disparaît au réveil, quitte la mémoire comme le brouillard les champs. Le curé de Firlej ne comprend pas vraiment cela et ne veut pas le comprendre. Les gens qui écrivent des livres, se dit-il, ne veulent pas avoir d'histoire personnelle. À quoi bon ? En comparaison avec ce qui est écrit, elle sera toujours fade et sans intérêt. Il reste assis, la plume en l'air, l'encre en a séché, la bougie se termine et s'éteint avec un petit bruit sec. L'obscurité s'empare alors de Benedykt Chmielowski.

## Le révérend père Chmielowski essaie d'écrire une lettre à Mme Drużbacka

Le père Chmielowski est loin d'être satisfait de ce qu'il a réussi à dire lors de la visite de Mme Drużbacka. C'était peu en vérité, sans doute à cause de sa timidité innée. Il n'a fait que se vanter, il a contraint cette femme remarquable à marcher sur des cailloux, dans le froid et l'humidité. À la seule idée que cet être intelligent et instruit pourrait le

tenir pour un idiot et un ignorant, il se sent irrité au plus haut point. Cela le torture, aussi décide-t-il de lui écrire une lettre pour s'expliquer.

Il commence par une magnifique tournure :

Inspiratrice des Muses, Aimée d'Apollon...

Il s'interrompt ensuite toute une journée. L'adresse lui plaît à peu près jusqu'au déjeuner. À quatre heures, elle lui semble pompeuse et vaine. Ce n'est que le soir, quand le vin chaud aux épices revigore son esprit et son corps, qu'il s'installe avec plus de hardiesse devant un feuillet blanc pour remercier Mme Družbacka de lui avoir rendu visite dans sa «Thébaïde de Firlej» et d'avoir apporté un peu de lumière à sa grisaille monotone. Il veut croire que Mme Družbacka comprendra le mot «lumière» dans une acception large et poétique.

Il l'interroge aussi sur les chiots, lui confie ses soucis, à savoir qu'un renard a égorgé toutes ses poules et qu'il doit envoyer chercher des œufs chez un paysan. Il ajoute qu'il a peur d'en prendre de nouvelles, car ce serait les condamner à une mort certaine sous les crocs de goupil, etc.

Il ne se l'avoue pas, mais, ensuite, l'attente d'une réponse occupe tout son esprit. Il estime en pensée la durée que peut mettre la poste jusqu'à Busk, où Mme Družbacka se trouve actuellement. Ce n'est tout de même pas très loin. Une lettre devrait arriver.

Enfin, elle est là. Roszko cherche son destinataire dans toute la cure en tenant le courrier au bout de son bras tendu. Il finit par le trouver dans la cave en train de tirer du vin.

– C'est que tu m'as fait peur! s'exclame le révérend. Il s'essuie les mains dans le tablier qu'il met toujours quand il s'attelle à des tâches domestiques et saisit délicatement la lettre entre deux doigts. Il ne l'ouvre pas. Il regarde le cachet et son propre prénom calligraphié d'une belle écriture marquée d'assurance, dont les courbes réjouissent le papier comme les drapeaux un champ de bataille.

Ce n'est qu'ensuite, une heure plus tard, quand sa bibliothèque a été réchauffée par le poêle, qu'il s'est fait du vin chaud aux épices et

qu'il a glissé ses pieds dans la fourrure, qu'il ouvre précautionneusement la lettre pour la lire.

## Mme Drużbacka écrit au révérend père Chmielowski

Busk, Noël 1752

Révérend Père, mon bon Ami,

Voici que me vient l'opportunité heureuse, au temps de la naissance de Notre Sauveur, de vous souhaiter prospérité et, plus que tout, ce don précieux, cet inestimable présent qu'est la santé, qu'elle Vous soit bonne, car notre fragilité est telle qu'il suffit de peu pour nous terrasser. Puissiez-vous être comblé, que la grâce du Divin Enfant descende sur vous infiniment.

Je reste sous la grande impression que me fit ma visite à Firlej et je dois avouer que je m'imaginai différemment le célèbre ecclésiastique que vous êtes : je vous croyais en possession d'une vaste bibliothèque où de nombreux secrétaires seraient assis, tous à travailler pour vous, à écrire, à recopier. Or voici que votre modestie est pareille à celle de saint François.

J'admire chez vous l'art du jardinage, Révérend Père, votre imagination si foisonnante et votre érudition considérable. Sitôt rentrée, avec un plaisir manifeste, j'occupai mes soirées à relire *La Nouvelle Athènes*, que pourtant je connais bien pour m'y être longuement plongée quand l'ouvrage fut publié pour la première fois. Mes yeux me le permettraient-ils que je le lirais des heures durant. D'autant que la chose est des plus particulières, puisque j'en connais désormais l'Auteur personnellement, et il m'arrive même d'entendre sa voix comme si la lecture m'était faite à voix haute par vous, mon bon Ami. Ce livre est si étrangement magique qu'il est permis de le lire sans fin en picorant ici ou là, et toujours on en retient des choses intéressantes qui offrent de multiples prétextes à réflexion sur l'immensité et la complexité du monde, avec la pensée qu'il n'est aucune manière de le connaître dans son entier, mais uniquement par bribes, petits détails et modestes éléments de compréhension.

En ce moment, toutefois, l'obscurité tombe tellement vite, elle engloutit chaque jour de précieux instants de notre vie, et la lueur des bougies n'est, quant à elle, qu'une misérable imitation de la lumière et nos yeux ne peuvent pas la supporter longtemps.

Je sais néanmoins que le projet de *La Nouvelle Athènes* est celui d'un grand génie au courage énorme qui œuvre avec mérite immense pour le service de nous tous qui vivons en Pologne, en nous livrant ce véritable compendium de notre savoir.

Il est pourtant une chose qui me semble dommageable à une bonne lecture de votre œuvre, mon Ami, et je vous l'ai déjà exprimé alors que nous étions chez Vous à Firllej. C'est ce latin, non pas en soi, mais par son extrême abondance, inséré qu'il est partout, pareil au sel dont on parsème avec trop de largesse les plats et qui, au lieu de relever leur goût, les rend difficiles à avaler.

Je comprends, mon bon Ami, que le latin est un langage rompu à toute chose et que les mots adéquats à nommer y sont plus nombreux qu'en polonais, mais qui ne le pratique pas ne peut pas lire votre livre, il s'y égarerait complètement. Avez-vous songé à ceux qui ne connaissent pas le latin et voudraient vous lire, comme les marchands, les modestes propriétaires terriens faiblement instruits, ou même les artisans parmi les plus éveillés, auxquels ce savoir que vous collectez si scrupuleusement serait utile, sans doute bien davantage qu'à vos confrères, ecclésiastiques ou académiciens, qui, eux, ont accès aux livres ? S'ils le souhaitent, évidemment, parce qu'ils ne le veulent pas toujours. Et je ne parle pas des femmes qui, le plus souvent, savent lire tout à fait correctement, mais, n'ayant pas été envoyées dans les écoles, sont aussitôt vaincues par le latin !

## Mgr Sołtyk écrit une lettre au nonce apostolique

La veille, Mgr Sołtyk s'était laissé cette lettre à écrire en dernier, mais il succomba à la fatigue, aussi doit-il commencer la journée par cette affaire hautement déplaisante. Son secrétaire mal réveillé étouffe un

bâillement. Il s’amuse avec la plume, vérifie la grosseur du trait, quand Son Excellence commence à dicter :

Mgr Kajetan Sołtyk, évêque coadjuteur de Kiev, à Son Éminence le Nonce apostolique Niccolò Serra, Archevêque de Mytilène...

Un valet préposé à l’entretien des poêles entre alors pour retirer la cendre. Le bruit de la pelle est insupportable à monseigneur, toutes ses idées s’éparpillent comme cette poussière qui s’élève au-dessus du seau. Son affaire prend, elle aussi, un goût de cendre.

– Reviens faire cela plus tard, mon garçon, dit-il aimablement – puis, pendant un petit moment, il tente de remettre de l’ordre dans ses pensées. Ensuite, la plume reprend son agression contre la page innocente :

Une fois encore, je félicite Votre Éminence pour le nouveau poste qu’Elle occupe en Pologne, avec l’espoir que cela contribuera à l’affermissment universel de la foi en Jésus-Christ sur des terres qu’Il chérit si particulièrement, puisque nous, en *Respublica*, sommes les plus fidèles de Ses ouailles, nos cœurs Lui sont des plus dévoués...

Sur ce, Mgr Sołtyk ne sait pas du tout comment passer à l’objet de son courrier. Il avait envisagé d’aborder l’affaire dans ses grandes lignes, il ne s’attendait pas à une demande précise de rapport, et qui plus est de la part du nonce. Il s’en étonne, car un nonce a ses espions partout, et s’il ne fourre, personnellement, son grand nez italien nulle part, il se sert de celui des autres, de ceux qui font du zèle.

Le secrétaire attend, la plume en l’air ; une goutte s’y forme déjà, prête à tomber de la pointe. Mais cet homme hautement expérimenté connaît bien les usages de l’encre, il patiente jusqu’au dernier moment pour renvoyer la goutte dans l’encrier d’une pichenette.

Comment décrire cela, songe Mgr Sołtyk, et lui viennent à l’esprit des phrases bien tournées, du genre : « Le monde est un pèlerinage plein de dangers pour ceux qui aspirent à l’éternité », ce qui signifierait son

inconfortable et épuisante situation d'évêque contraint à s'expliquer de ses actes, justifiés quoique regrettables, alors qu'il devrait dévouer ses pensées à la prière et aux nécessités de son troupeau. Par quoi commencer ? Peut-être par l'enfant retrouvé, et que ce fut non loin de Żytomierz, dans le village appelé Markowa Wolica, justement cette année, il y a peu ?



– Studziński, n'est-ce pas ?

Son secrétaire hoche la tête et ajoute le prénom du petit, Stefan. Il a finalement été retrouvé, mais son corps était inerte, plein d'hématomes et de blessures comme dues à des aiguilles. Dans les buissons près de la route.

Monseigneur se concentre. Il commence à dicter :

... après avoir trouvé l'enfant, les paysans décidèrent de le porter à l'église orthodoxe. Tandis qu'ils passaient près de la taverne où le corps avait indéniablement été supplicié, le sang coula d'abord de son flanc gauche et, à cause de cela et d'autres faits, la suspicion se porta sur les Juifs, et l'on se saisit aussitôt dans ce village des deux Juifs aubergistes et de leurs épouses qui avouèrent tout et en impliquèrent d'autres. L'affaire se constitua donc d'elle-même grâce à la justice divine.

L'on me fit aussitôt savoir toutes les circonstances et je ne manquai pas en toute diligence, *in crastinum*, d'ordonner aux sénéchaux et aux nobles des propriétés alentour de livrer les autres coupables, et devant leur manque d'empressement, j'en fis le tour personnellement pour convaincre Leurs Grandeurs de procéder aux arrestations. Ainsi arrêta-t-on trente et un hommes et deux femmes qui, mis aux fers, furent convoyés à Żytomierz où ils furent jetés dans des trous spécialement creusés pour la circonstance. Après avoir appliqué la procédure *inquisitio*, j'envoyai les accusés au Mallus urbain. Ce tribunal, pour faire toute la lumière sur l'acte indigne des méchantissimes assassins, décida d'interroger *strictissime* les Juifs présentés devant lui, et ceci d'autant que certains modifiaient leurs dépositions faites devant le tribunal du Consistoire et réfutaient les témoignages accablants des chrétiens. L'on soumit alors les accusés à la torture et le maître

de la sainte justice leur appliqua par trois fois les fers chauffés au rouge. Les confessions corporelles révélèrent rapidement que Iankiel et Ela, les gérants de la taverne de Markowa Wolica, poussés par Shmayer, le rabbin de Pawlacz, avaient capturé l'enfant pour l'emmener à la taverne où ils l'avaient enivré à la vodka ; après quoi, le rabbin lui avait transpercé le flanc gauche avec un canif. Ensuite, ils lurent leurs prières dans les livres, tandis que d'autres Juifs, avec des poinçons et de grandes aiguilles, transperçaient toutes les veines pour les vider du sang innocent dans une bassine, un sang qu'ensuite le rabbin partagea entre les Juifs présents en le leur versant dans de petites bouteilles.



Monseigneur fait une pause maintenant, et il demande qu'on lui apporte un peu de ce vin hongrois qui lui fortifie le sang. Peu importe qu'il ait l'estomac vide. Il sent aussi que le temps du petit déjeuner sera vite celui du déjeuner et qu'il commence à avoir faim. La colère le gagne. Que faire? La lettre doit être envoyée ce jour. Il poursuit donc sa dictée :

Ainsi, attendu que l'accusateur dans l'affaire du jeune Stefan décrivit les *dolenda fata* de ce dernier et, conformément à la procédure, attesta sous serment avec sept témoins que les Juifs susnommés étaient la cause de la mort et de l'épanchement du sang de l'enfant, le Tribunal les condamna à une mort cruelle.

Le maître des hautes œuvres allait mener les sept acteurs de ce crime et instigateurs de cette cruauté païenne depuis les piloris de la place de Żytomierz, à travers la ville, jusqu'aux potences, après leur avoir entouré les deux mains de chanvre enduit de goudron et enflammé. À leur arrivée, trois bandes de peau seraient arrachées à chacun, puis ils seraient démembrés, pendus par quartiers aux gibets, et leurs têtes seraient enfoncées sur des pieux. Six furent condamnés au démembrement, mais le septième, qui s'était converti à la sainte foi catholique avec son épouse et ses enfants, au dernier moment, bénéficia d'une peine plus légère, et donc à avoir juste la tête tranchée. Les autres furent innocentés. Les héritiers des condamnés à mort durent payer 1 000 zlotys polonais au père de la victime sous peine de bannissement perpétuel.

Des sept premiers, l'un parvint à fuir, un autre se fit baptiser et fut condamné à avoir la tête tranchée, et ainsi par ma diligence préservé d'une mort cruelle.

Finalement, la sentence fut appliquée en toute justice. Trois coupables qui persistèrent dans leur colère furent écartelés, trois qui s'étaient fait baptiser eurent leur peine convertie et donc la tête tranchée, et c'est personnellement, accompagné d'un nombreux clergé, que je convoyai leurs corps jusqu'au cimetière catholique.

Le lendemain, je présidai la cérémonie du saint baptême de treize Juifs et Juives. Je fis préparer un *epitupicum* pour l'enfant martyrisé et j'ordonnai

que son saint corps d'innocent martyr fût mis dans la crypte de la cathédrale en toute solennité.

*Ista scienda saris*, ces faits sont terribles, mais ils étaient en toute mesure nécessaires pour punir les coupables d'un acte aussi vil. Je ne doute pas que Votre Éminence trouvera dans ces éclaircissements tout ce qu'Elle souhaitait savoir et que cela effacera l'inquiétude exprimée dans Sa lettre, qui supputait qu'ici nous eussions accompli une chose contraire à Notre Mère la sainte Église.

## Zelik

Celui qui s'était échappé avait tout simplement sauté de la charrette qui les menait entravés à leur lieu de torture. Ce ne fut pas difficile, car ils avaient été attachés sans grand soin. Le destin des quatorze prisonniers, dont deux femmes, était décidé, on les tenait pour presque morts et il ne vint à l'esprit de personne qu'ils pourraient tenter de fuir. Juste avant Żytomierz, l'attelage convoyé par des hommes à cheval pénétra pour une lieue dans un bois. Ce fut là que Zelik s'échappa. Il parvint à libérer ses mains de leurs liens, attendit le moment opportun et, quand ils se trouvèrent au plus près de la végétation, il quitta la voiture d'un bond pour disparaître dans la forêt. Les autres détenus restèrent assis, silencieux, la tête baissée, comme s'ils célébraient leur mort prochaine; les gardiens, quant à eux, ne s'aperçurent pas immédiatement de ce qui était arrivé.

Le père de Zelik, celui-là même qui avait prêté de l'argent à Mgr Sołtyk, ferma les yeux et se mit à prier. Zelik, lui, alors que son pied se posait dans le sous-bois, regarda derrière lui et grava dans sa mémoire ce qu'il vit: un vieillard voûté, un vieux couple assis épaule contre épaule, une jeune fille, deux voisins de son père dont les barbes blanches contrastaient avec la noirceur des manteaux, tels les aplats blanc et noir du talith. Seul son père le regarda calmement, comme s'il savait depuis le début.

À présent, Zelik est en fuite. Il se déplace uniquement la nuit. Le jour, il dort. Il se couche à l'aube, quand les oiseaux font le plus de bruit, pour se lever au crépuscule. Il marche et il marche encore, jamais sur les

routes, toujours à côté, à travers les fourrés, et il cherche à contourner les espaces découverts. S'il lui faut en traverser, il veille à ce qu'il y ait au moins du blé qui y pousse, toutes les moissons ne sont pas terminées. Dans son errance, il ne mange presque pas, parfois juste des pommes ou d'âpres poires d'hiver, mais il ne ressent aucune faim. Il tremble toujours, tant de peur que de révolte et de colère; ses mains, ses jambes tremblent et il a une boule au ventre, dans l'estomac, il en vomit de la bile parfois, puis il crache longtemps, avec dégoût. Il y eut plusieurs nuits très claires à cause d'une pleine lune très satisfaite d'elle-même. Il distingua alors de loin une meute de loup, il entendit leurs hurlements. Des troupeaux de biches l'observèrent aussi; étonnées, elles le suivirent du regard. Un vagabond borgne, sale, hirsute, l'aperçut également, mais lui fut effrayé, et pas un peu, il se signa et disparut vite dans les broussailles. De loin, Zelik remarqua aussi un petit groupe de paysans en fuite qui, à quatre, voulaient traverser la rivière pour rejoindre la Turquie. Des cavaliers arrivèrent, les attrapèrent et les ligotèrent avec des cordes comme du bétail. Il le vit de ses propres yeux.

Enfin, une nuit, la pluie commence à tomber, les nuages cachent la lune. Zelik parvient à traverser la rivière. Tout le jour suivant, il essaie de sécher ses vêtements. Il a froid, il se sent faible et la même pensée l'obsède. Comment se pouvait-il que le maître dont il tenait les comptes de l'abattage des arbres en forêt, un maître très humain à ce qu'il croyait, se fût révélé être un homme mauvais? Pourquoi avait-il fait un faux témoignage devant le tribunal? Comment se pouvait-il qu'il ait menti sous serment, et ce non pas dans une affaire d'argent ou de commerce, mais alors qu'il s'agissait de vies humaines? Zelik n'arrive pas à le concevoir. Les mêmes images lui reviennent en permanence à l'esprit: arrêté, il est traîné hors de sa maison avec les autres, avec son vieux père complètement sourd qui ne comprend pas ce qui arrive. Puis la douleur horrible qui soumet le corps et régenté l'esprit, une douleur qui prend le pouvoir sur la totalité du monde. Et encore la charrette à ridelles qui les mène des geôles à la salle de torture, abrutis de souffrances, à travers la petite ville dont les habitants crachent sur eux.

Au bout d'à peu près un mois, Zelik arrive à Iași, en Moldavie, où il retrouve des connaissances de sa mère. Ces gens l'accueillent, ils savent déjà ce qui est arrivé; chez eux, il met du temps à se rétablir. Il a des difficultés à dormir, il a peur de fermer les yeux. En rêve, quand il succombe au sommeil comme s'il avait glissé sur la rive boueuse d'une mare pour tomber dans l'eau, il voit le corps de son père caché dans la vase, privé de funérailles, horrible. La nuit, il est torturé par l'angoisse que la mort ne le traque dans l'obscurité pour s'emparer de lui à nouveau: là, dans les ténèbres, se trouvent ses garnisons, les casernes de ses armées. Puisqu'il lui a échappé si simplement, puisqu'elle n'a rien vu alors qu'il quittait ceux qui lui appartenaient déjà, il reste toujours pour elle un morceau de choix.

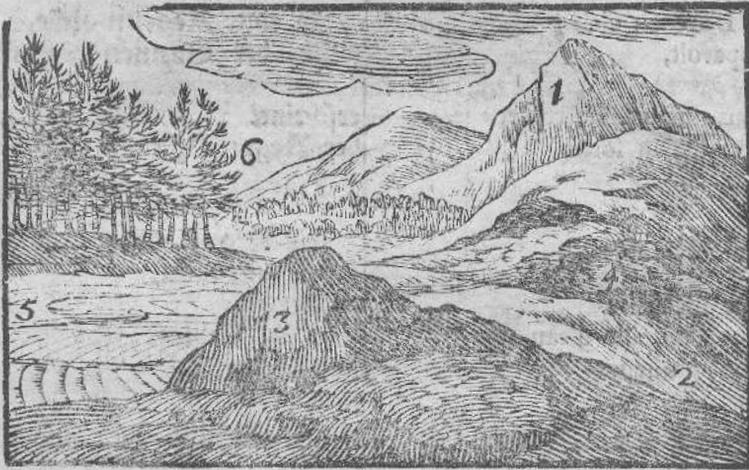
Voilà pourquoi il est désormais impossible d'arrêter Zelik. Il part vers le sud, à pied comme un pèlerin. En chemin, il frappe à la porte des maisons juives pour y passer la nuit. Au dîner, il raconte ce qu'il a vécu et les gens se le confient les uns aux autres, de foyer en foyer, de ville en ville, comme une marchandise fragile. Bientôt son histoire le précède, le récit est connu et l'on sait où se rend Zelik; aussi l'entoure-t-on d'une sorte de vénération. Chacun l'aide comme il peut. Zelik se repose le jour du Shabbat. Une fois par semaine, il rédige des lettres à sa famille, aux communes juives, aux rabbins, à la Diète des Quatre Terres, le *Waad Arba Aracot*. Aux juifs et aux chrétiens. Au roi de Pologne. Au pape. Il use de nombreuses paires de chaussures et sa plume assèche une pinte d'encre avant qu'il ne réussisse enfin à atteindre Rome. Comme par miracle, comme si des forces puissantes veillaient sur lui, le lendemain de son arrivée, il se trouve face à face avec le pape.







## II. LE LIVRE DU SABLE



<i>Super terra sunt alti montes, 1</i>	Na ziemi są wyfokie gory, 1	terra, f. 1. ziemia. altus, a, um, wysoki, a, e. mons, m. 3. gora,
<i>profundæ valles, 2</i>	głębokie doliny, 2	profundus, a, um, głęboki, a, e. vallis, f. 3. dolina.
<i>elevati colles, 3</i>	wyniosłe pagorki, 3	elevatus, a, um, wyniosły, a, e. collis, m. 3. pagorek.
<i>cavæ spelunçæ, 4</i>	wklęsłe iaskinie, 4	cavus, a, um, wklęsły, a, e. spelunca, f. 1. iaskinia.
<i>plani campi, 5</i>	rowne pola, 5	planus, a, um, rowny, a, e. campus, m. 2. pole.
<i>opacæ sylvæ 6</i>	ciemne lasy. 6	opacus, a, um, ciemny, a, e. sylva, f. 1. las.

Sur terre

Il y a

De hautes montagnes, 1

De profondes vallées, 2

D'imposantes collines, 3

D'insondables cavernes, 4

De plats terrains, 5

non mouvent  
A choeby  
iednák miłosie  
mierze pokoi  
łościwy Pan.

Quand les  
teaux crouler  
de toi, & l'al  
l'Eternel, qui

Die Ber  
den zittern; a  
weichen, und  
fallen, spricht

La

La Terre,  
se partage (div  
en des rochers

vallées profon

collines, côtea

grands creus,

rafes campagn

en des forêts

## Comment naît le monde de la fatigue de Dieu

Il arrive à Dieu d'être las de sa luminosité et de son silence, l'infinitude lui soulève le cœur. Alors, telle l'huître gigantesque et suprasensible dont le corps si dénudé et délicat perçoit la plus infime vibration des particules de lumière, Dieu se rétracte en lui-même et laisse un peu d'espace, où, du plus parfait néant, le monde apparaît aussitôt. Délicat et blanc, il rappelle d'abord une moisissure, mais il croît rapidement et ses fibres s'unissent pour former une texture solide. Il finit par durcir et, à partir de là, à prendre des couleurs. Cela s'accompagne d'un son très bas, à peine audible, un sombre tressaillement qui induit les atomes à une vibration inquiète. De celle-ci naissent des particules, puis des grains de sable et des gouttes d'eau qui divisent le monde en deux.

Nous sommes maintenant du côté du sable.

Par les yeux de Ienta, nous voyons l'horizon très bas, l'immense ciel doré et orangé. De gros cumulus ronds voguent vers le couchant, encore inconscients du fait qu'ils sombreront dans l'abîme l'instant d'après. Le désert est rouge, toutes les choses, y compris les plus minuscules cailloux, projettent des ombres désespérées pour tenter de s'agripper à de la matière solide.

Les sabots des chevaux et des ânes ne laissent pratiquement aucune trace, ils glissent sur les pierres, soulèvent un peu de poussière qui

aussitôt se redépose et recouvre le moindre sillon laissé par leurs foulées. Les animaux avancent lentement, têtes baissées, fatigués par leur journée de voyage, ils sont comme en transe. Leurs dos se sont déjà accoutumés au poids qu'on y place chaque matin après la halte nocturne. Seuls les ânes font du ramdam au moment du départ, déchirant l'aurore de leur braiment chargé de tristesse et d'étonnement. Eux aussi, pourtant nés rebelles, se taisent désormais et comptent sur un repos proche.

Des hommes se déplacent parmi eux, ils sont minces à côté des formes rebondies de leurs bêtes déformées par les charges. Pareils à des aiguilles qui se seraient libérées de leurs cadrans, ils mesurent désormais le temps décroché, chaotique, qu'aucun horloger ne peut plus brider. Leurs ombres longues et acérées piquent le désert et agacent le crépuscule qui tombe.

Ils sont nombreux à être vêtus de longs manteaux clairs et coiffés de turbans jadis verts, aujourd'hui blanchis par le soleil. Certains se cachent sous de grands chapeaux à large bord et leurs visages ne se distinguent en rien des ombres projetées par les pierres.

C'est la caravane partie de Smyrne il y a quelques jours qui se dirige vers le nord, par Constantinople puis Bucarest. En route, elle se divisera et se reformera. Certains marchands la quitteront dans quelques jours à Istanbul, ils partiront par Salonique et Sophia pour la Grèce et la Macédoine, d'autres resteront jusqu'à Bucarest, et d'autres encore iront au terme du voyage en longeant le Prut jusqu'à la frontière polonaise, qu'ils passeront en traversant les eaux peu profondes du Dniestr.

À chaque arrêt, il leur faut retirer les marchandises du dos des animaux et vérifier celles qui sont correctement emballées dans les chariots. Certaines sont fragiles, c'est le cas des pipes turques dont chacune est emballée séparément dans de l'étope puis enserrée dans de la toile. Il y a aussi un peu d'armes turques, des harnachements de parade pour les chevaux, des tapis persans et des ceintures tissées dont ces messieurs de la noblesse polonaise ceignent leurs manteaux.

Il y a aussi, dans des caisses en bois soigneusement protégées du soleil, des épices, des fruits secs, divers aromates, et même des citrons et des oranges pas tout à fait mûrs pour qu'ils résistent au voyage.

Un Arménien, un certain Jakubowicz, qui a rejoint la caravane au dernier moment, transporte des produits de luxe sur un chariot à part : des tapis persans et des kilims turcs. Il tremble à cause de ce qui pourrait arriver à ses marchandises, il se met en colère pour un rien. Il aurait préféré prendre le bateau de Smyrne à Salonique pour tout transférer en deux jours, mais le commerce maritime est actuellement dangereux, on peut être fait prisonnier, des récits de telles infortunes ne cessent de circuler chaque fois que le convoi fait halte pour se restaurer autour d'un feu.

Nahman Samuel ben Levi de Busk vient précisément de s'asseoir, une caisse plate posée sur ses genoux. Il transporte du tabac tassé en de durs paquets. Il n'y en a pas beaucoup, mais il est de qualité et Nahman l'a acheté à bas prix, aussi espère-t-il en tirer un bénéfice important. Sur lui, dans des poches cousues spécialement, il transporte également d'autres biens précieux : de jolies pierres, surtout des turquoises, mais aussi de longues tiges très compressées de résine à fumer que l'on ajoute aux pipes comme Mordekhaï aime à le faire.

Constituer la caravane leur avait demandé plusieurs bonnes journées, et il avait aussi fallu courir les administrations turques pour obtenir, moyennant un généreux bakchich, un sauf-conduit pour qu'en chemin les autorités la laissent passer.

Voilà pourquoi Nahman se sent si exténué, d'une fatigue qui ne s'estompe pas facilement. La vue du désert de pierre est ce qui lui fait le plus de bien. Il sort du camp pour s'asseoir loin du bavardage des hommes. Le soleil est déjà descendu si bas que les pierres projettent devant elles de longues ombres sombres, telles des comètes terrestres qui, au contraire des célestes, ne sont pas faites de lumière mais de nuit. Nahman, qui voit partout des signes, se demande quel avenir annoncent ces corps terrestres, de quel présage ils sont porteurs. Or, comme le désert est le seul endroit sur terre où le temps revient sur

lui-même, fait une boucle et se précipite en avant par grands bonds, comme le font les grosses sauterelles, certains regards peuvent s'y plonger dans l'avenir. C'est ainsi que, justement, les yeux de Ienta voient Nahman, il est déjà âgé, sec comme une boise et voûté. Il est assis devant une petite fenêtre qui laisse passer peu de lumière, des murs épais dégagent leur froideur. Sa main qui tient la plume tremble. Les derniers grains de sable s'écoulent dans le petit sablier posé à côté de l'encrier. La fin de Nahman est proche, mais il écrit toujours.

La vérité est qu'il ne peut pas s'en empêcher. Il ressent comme une démangeaison qui ne s'arrête que lorsqu'il transforme le chaos de ses pensées en phrases. Le crissement de la plume le calme. La trace qu'elle laisse sur la feuille de papier lui donne autant de plaisir que s'il mangeait les dattes les plus sucrées, ou avait un loukoum en bouche. Tout se met alors en ordre, se précise et se définit. Il a toujours eu l'impression qu'il participait à une chose immense, unique et qui ne pouvait pas se répéter. Que plus jamais cela ne reviendrait et que rien de tel n'avait jamais existé par le passé. Qui plus est, il lui semble qu'il écrit pour ceux qui ne sont pas encore nés, car eux voudront savoir.

Il a toujours avec lui son matériel d'écriture, une caisse plate en bois, peut-être assez quelconque, mais qui renferme du papier de bonne qualité, une bouteille d'encre, du sable dans une petite boîte fermée, une réserve de plumes et un petit couteau pour les tailler. Nahman n'a pas de grands besoins, il s'assied à terre, ouvre sa caisse qui se transforme en petite table turque, et le voilà prêt à écrire.

Pourtant, depuis qu'il accompagne Jakób, ce dernier ne cesse de lui adresser des regards mécontents et désapprobateurs. Jakób n'aime pas le grincement de la plume. Un jour où il a regardé par-dessus son épaule, Nahman était, par chance, en train de faire des comptes. Jakób le somma de ne pas coucher ses paroles sur le papier. Nahman l'assura qu'il n'en faisait rien. Mais la question le taraude : pourquoi ce refus ?

– Qu'en est-il, demanda-t-il un jour, ne chantons-nous pas « Donne-moi la langue et les paroles pour que je puisse dire la vérité sur Toi » ? C'est dans le *Hemdat Yamim*.

Jakób le réprimanda :

– Ne sois pas idiot. Si quelqu'un veut conquérir une forteresse, il ne peut pas le faire uniquement avec des paroles, avec des mots volatils, il doit lever une armée. Nous aussi, nous devons agir et non parler. Nos ancêtres n'ont-ils pas parlé et écrit tant et plus? En quoi cela les a-t-il aidés et qu'en a-t-il découlé? Mieux vaut voir de ses yeux que dire en mots. Nous n'avons pas besoin de beaux parleurs. Si je te vois écrire, je te taperai sur la tête pour te faire reprendre tes esprits.

Nahman sait ce qu'il sait. Écrire *La Vie du très Saint Sabbataï Tsevi* (béni soit son nom!) reste son activité principale. Il consigne la vie du Messie pour le bon ordre des choses, il pose les faits, juste comme cela, ceux qui sont connus et ceux qui le sont moins; parfois, il les enjolive un peu, mais ce n'est pas un péché, plutôt un mérite, ils se graveront mieux dans les mémoires. Au fond de sa boîte, Nahman dissimule encore un autre paquet, des feuillets qu'il a lui-même reliés avec du gros fil de chanvre. Ses reliquats. Il les rédige en secret. De temps à autre, il s'interrompt, car il s'inquiète de savoir si son futur lecteur saura deviner qui les écrivait. Derrière toute lettre, il y a une main; un visage paraît au-delà des phrases. Une présence, immense, ne préside-t-elle pas à la Torah, alors qu'aucune lettre, pas même dorée et grossie, ne peut écrire son véritable nom? Chaque mot est Son nom, chaque chose aussi. La Torah est ainsi une *arighah*, une toile où a été tissée la multitude des noms de Dieu, même s'il est écrit dans le Livre de Job: «Aucun mortel ne connaîtra son ordre.» Personne ne sait ce qui est la trame et ce qui est le fil, ni quel dessin est visible à l'endroit et ce qu'il en est à l'envers.

Il y a très longtemps, Rabbi Éléazar, un kabbaliste très sage, avait déjà deviné que certaines parties de la Torah nous avaient été transmises dans le désordre. Si on nous les avait livrées comme elles devaient l'être, toute personne découvrant le bon ordre serait aussitôt devenue immortelle, elle aurait dû redonner vie aux morts et accomplir des miracles. Aussi, pour préserver l'ordre du monde, les divers fragments ont été mélangés. Ne demande pas par qui. L'heure n'est pas venue. Seul un saint saura restituer l'ordre correct.